Sir Thomas Francis Fremantle.

Baronet.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rpertoiregn04pari

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME QUATRIÈME.

Th. Corneille.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME IV.

Premier Ordre.

BIBLIOTHÈQUE

A PARIS,

CHEZ MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

CHEZ LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.

PQ
1213
.R4
1813
v.4
Coll. spec

ARIANE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1672.

PRÉFACE

DE

VOLTAIRE.

Un grand nombre d'amateurs du théâtre ayant demandé qu'on joignît aux œuvres dramatiques de P. Corneille l'Ariane et l'Essex de Th. Corneille, son frère, accompagnées aussi de commentaires, on n'a pu se refuser à ce travail.

Thomas Corneille étoit cadet de Pierre d'environ vingt années. Il a fait trente-trois pièces de théâtre, aussi bien que son aîné. Toutes ne furent pas heureuses; mais Ariane eut un succès prodigieux en 1672, et balança beaucoup la réputation du Bajazet de Racine, qu'on jouoit en même temps, quoiqu'assurément Ariane n'approche pas de Bajazet : mais le sujet étoit heureux. Les hommes, tout ingrats qu'ils sont, s'intéressent toujours à une femme tendre, abandonnée par un ingrat; et les femmes qui se retrouvent dans cette peinture, pleurent sur elles-mêmes.

Presque personne n'examine à la représentation si la pièce est bien faite et bien écrite : on est touché; on a eu du plaisir pendant une heure; ce plaisir même est rare; et l'examen n'est que pour les connoisseurs.

On rapporte, dans la Bibliothèque des théâtres, qu'Ariane fut faite en quarante jours. Je ne suis pas étonné de cette rapidité dans un homme qui a l'habitude des vers, et qui est plein de son sujet. On peut aller vite quand on se permet des vers prosaïques, et qu'on sacrifie tous les personnages à un seul. Cette pièce est au rang de celles qu'on joue souvent, lorsqu'une actrice veut se distinguer par un rôle capable de la faire valoir. La situation est très-touchante. Une femme qui a tout fait pour Thésée, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa sœur, et abandonnée par son amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité. Il est bien plus intéressant que la Didon de Virgile; car Didon a bien moins fait pour Énée, et n'est point trahie par sa sœur : elle n'éprouve point d'infidélité, et il n'y avoit peut-être pas là de quoi se brûler.

Il est inutile d'ajouter que ce sujet vaut infiniment mieux que celui de Médée. Une empoisonneuse, une meurtrière ne peut toucher des cœurs et des esprits bien faits.

Thomas Corneille fut plus heureux dans le choix de ce sujet, que son frère ne le fut dans aucun des siens depuis Rodogune; mais je doute que Pierre Corneille eût mieux fait le rôle d'Ariane que son frère. On peut remarquer, en lisant cette tragédie, qu'il y a moins de solécismes et moins d'obscurités que dans les dernières pièces de

Pierre Corneille. Le cadet n'avoit pas la force et la profondeur du génie de l'aîné; mais il parloit sa langue avec plus de pureté, quoiqu'avec plus de foiblesse. C'étoit d'ailleurs un homme d'un très-grand mérite, et d'une vaste littérature; et si vous exceptez Racine, auquel il ne faut comparer personne, il étoit le seul de son temps qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère.

PERSONNAGES.

OENARUS, roi de Naxe.
THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.
PIRITHOÜS, fils d'Ixion, roi des Lapithes.
ARIANE, fille de Minos, roi de Crète.
PHÈDRE, sœur d'Ariane.
NÉRINE, confidente d'Ariane.
ARCAS, Naxien, confident d'OEnarus.

La scène est dans l'île de Naxe.

ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Je le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble;
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.
La princesse avoit beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattoit mon espérance;
Et si Thésée avoit et son cœur et sa foi,
Contre elle, contre lui, le temps étoit pour moi.
De ce foible secours Pirithoüs me prive;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.
Cet ami, si long-temps de Thésée attendu,
Pour partager sa joie en ces lieux s'est rendu;
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme.
Ainsi plus de remise; il faut m'arracher l'ame,
Et me soumettre enfin au tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, et sans doute elle est belle;
Mais, Seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à nos vœux?
Sitôt que dans cette île, où les vents la poussèrent,
Aux yeux de votre cour ses beautés éclatèrent;
Vous sûtes que Thésée avoit par son secours
Du labyrinthe en Crète évité les détours,
Et que, pour reconnoître une amour si fidèle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien formés?
Ils étoient l'un de l'autre également charmés:
Chacun d'eux l'avouoit; et vous-même en cette île,
Contre le fier Minos leur promettant asile,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

OENARUS.

Que n'ont-ils pu me croire! ils m'auroient vu sans peine
Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,
On résiste aisément quand on n'espère pas;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la première surprise.
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, et lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athenes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes;
Et, quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs absent, il ne les goûtoit pas.

Pour en choisir le jour il a fallu l'attendre:
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre.
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé.
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour
Sembloient chercher Thésée, et briguer son amour.
Il rendoit quelques soins à Mégiste, à Cyane.
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane;
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que, malgré de beaux feux,
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux:
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, Seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

OENARUS.

C'est là ma peine, Arcas; Ariane est fidèle.
Mes languissans regards, mes inquiets soupirs,
N'ont que trop de ma flamme expliqué les désirs.
C'étoit peu; j'ai parlé. Mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son ame est embrasée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.

Phèdre, sa sœur, qui sait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure ;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obstine par elle, et chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel secours vous êtes moins à plaindre.
Mais Phèdre est sans amour, et d'un mérite à craindre;
Vous la voyez souvent; et j'admire, Seigneur,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Vois par là de l'amour le bizarre caprice.
Phèdre dans sa beauté n'a rien qui n'éblouisse;
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux;
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux :
Cependant quoiqu'aimable, et peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, et ne sens rien pour elle.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer :
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, et rend un cœur sensible;
Et, par une secrète et nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, et tout contre Ariane;
Et, quoi que sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, et l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout ose tout.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connoître!

L'ayant reçue ici, j'aurois la lâcheté
De violér les droits de l'hospitalité !
Quand je m'y résoudrois, quel espoir pour ma flamme ?
En la tyrannisant, toucherois-je son ame ?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
Son cœur est tout à lui, j'en connois la constance :
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connoissent ;
Et malgré mon amour..... Mais les princes paroissent.

SCÈNE II.

OENARUS, THÉSÉE, PIRITHOÜS, ARCAS.

OENARUS.

Enfin voici ce jour si long-temps attendu :
Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu,
Et, quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas malaisé de juger de sa joie.
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOÜS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur ; et plus Thésée a pendant mon absence
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,

Il dût, par un triomphe à jamais glorieux,
Affranchir son pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athènes;
Et par un ordre exprès ce fut là que je sus
Qu'il attendoit ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,
Que, tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

OENARUS.

Que Thésée est heureux! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THÉSÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,
Seigneur: on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être
Vous m'accablez de biens; et, quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

OENARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense.
Mais si j'en attendois quelque reconnoissance,
Prince, me dussiez-vous et la vie et l'honneur,
Il seroit un moyen.....

THÉSÉE.

Quel? Achevez, Seigneur.
J'offre tout; et déjà mon cœur cède à la joie
De penser.....

OENARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.

Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés ;
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

THÉSÉE.

Doutez-vous de mon zèle ? et.....

OENARUS.

Non, je me condamne.
Aimez Pirithoüs, possédez Ariane.
Un ami si parfait..... de si charmans appas.....
J'en dis trop. C'est à vous de ne m'entendre pas :
Ma gloire le veut, prince, et je vous le demande.

SCÈNE III.

PIRITHOÜS, THÉSÉE.

PIRITHOÜS.

Je ne sais si le roi ne veut pas qu'on l'entende ;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y. S'il falloit qu'épris d'amour pour elle.....

THÉSÉE.

Sa passion est forte, et ne m'est pas nouvelle ;
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer :
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOÜS.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre,
Si, chéri sans réserve, elle vous voyoit craindre.
Je viens de lui parler, et je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits.
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que, quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur, de cette gloire uniquement charmé.....

THÉSÉE.

Hélas! et que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés.....
Le puis-je dire?

PIRITHOÜS.

O dieux! est-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté partout si renommée,
Aimant avec excès, ne seroit point aimée!
Vous seriez insensible à de si doux appas!

THÉSÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas:
Ma raison, qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, et mes yeux qu'elle est belle.
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler:
Mais, quand le cœur se tait, l'amour a beau parler;
Pour engager ce cœur ses amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOÜS.

Mais vous souvenez-vous que, pour sauver Thésée,
La fidèle Ariane à tout s'est exposée?
Par là du labyrinthe heureusement tiré.....

THÉSÉE.

Il est vrai; tout sans elle étoit désespéré:
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie;
Je la dois à ses soins. Mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paie aux dépens de mon cœur?

Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle :
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat;
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire.
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire;
Et l'on s'efforce en vain, par d'assidus combats,
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOÜS.

Votre mérite est grand, et peut l'avoir charmée,
Mais, quand elle vous aime, elle se croit aimée.
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré.....

THÉSÉE.

Qui n'eût fait comme moi?
Pour me suivre Ariane abandonnoit son père,
Je lui devois la vie; elle avoit de quoi plaire;
Mon cœur sans passion me laissoit présumer
Qu'il prendroit, à mon choix, l'habitude d'aimer.
Par là ce qu'il donnoit à la reconnoissance
De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence.
Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû,
Mille devoirs..... Hélas! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flamme étoit extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit apercevoir
Que souvent, pour aimer, c'est peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux surpris à toute heure exposée.....

PIRITHOÜS.

Quoi! la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THÉSÉE.

Oui, je l'aime; et telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, et ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime, et que j'en suis aimé.

PIRITHOÜS.

Elle vous aime?

THÉSÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-temps l'amitié qui les joint
Forme entr'elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
De laisser sans scrupule agir toute sa flamme;
Et voudroit, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant, pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus:
Cyane, Églé, Mégiste, ont part à cet hommage.
Ariane le voit, et n'en prend point d'ombrage;
Rien n'alarme son cœur: tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi!

PIRITHOÜS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais, quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THÉSÉE.

Flatter l'espoir du roi, donner temps à sa flamme
De pouvoir, malgré lui, tyranniser son ame,
Gagner l'esprit de Phèdre, et me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'auroit fait presser.

PIRITHOÜS.

Mais me voici dans Naxe, et, quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne sauroit plus se taire.
Quel prétexte auriez-vous encore à différer?

THÉSÉE.

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne,
Et pour punir mon crime et se venger de moi,
La porter, s'il se peut, à faire choix du roi.
Vous seul, car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime?....
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez; mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce seroit un supplice, après mon changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente:
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phèdre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOÜS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,

N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant, mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuîrai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laisse.

THÉSÉE.

O trop charmante vue!

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

Eh bien, à quoi, Madame, êtes-vous résolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs, que je feignois d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu, que, pour le retarder,
Vous me disiez encor que c'est trop hasarder?

PHÈDRE.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même.
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime;
Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvois sans blâme
Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame;
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour:
Mais il entre souvent du destin dans l'amour;

Et, dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc; mais, malgré l'appât flatteur et doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est, pour vos intérêts, elle-même immolée :
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté;
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée,
Après un long espoir, doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage;
Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois.....

THÉSÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire;
C'est mon crime, et peut-être il m'en faudroit haïr;
Mais vous m'en donniez l'ordre, il falloit obéir.
Il falloit me la peindre aimable, jeune, belle,
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle :
C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux.
Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flamme;
Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame :
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous,
Et sentois dissiper par cette ardeur nouvelle
Tous les projets d'amour que j'avois faits pour elle.

PHÈDRE.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse.....
Non, Thésée; elle m'aime avec trop de tendresse.
D'un supplice si rude il faut la garantir;
Sans doute elle en mourroit, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidèle;
Cet amour qui, toujours trop propre à me charmer,
N'ose.....

THÉSÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.
Ces feux dont ma raison ne sauroit triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chère image.....
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHÈDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage :
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur commencez par les yeux,
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups :
Si le triomphe est rude, il est digne de vous.

Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire;
D'immoler à sa gloire.....

THÉSÉE.

Et le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins, seront-ils effacés?
Oublîrez-vous si tôt cet ardent sacrifice... .

PHÈDRE.

Cruel! pourquoi vouloir accroître mon supplice?
M'accable-t-il si peu qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire;
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop: déjà mon cœur, à ma gloire infidèle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle;
Il se trouble, il s'emporte: et dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THÉSÉE.

Ah! puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi, pour l'épargner, trahir un si beau feu?

PHÈDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sachant que vous m'aimez.....

THÉSÉE.

C'est ce qu'il faut lui taire.
Sa fuite de Minos allume la colère:
Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui.
Le roi l'aime; faisons qu'elle s'attache à lui,

Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
Quand un nouvel amour, par l'hymen établi,
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.
Mais, prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant;
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;
Que, contre vos frayeurs assurant votre esprit,
Elle efface.....

PHÈDRE.

Allez, prince, on vous aime, il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, si vous savez aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Le roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre,
Madame; vous devez un moment vous contraindre,
Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen, dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, et la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le roi j'ai tout à ménager;
J'aurois tort de l'aigrir. L'asile qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'ame tout occupée
Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, et qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Thésée:

Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi;
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi,
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NÉRINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage;
Mais au point que de lui je vois vos sens charmés,
C'est beaucoup, s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien, ainsi qu'Hercule, a-t-il pris de victimes!
Combien vengé de morts! combien puni de crimes!
Procruste et Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire;
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire:
Mais c'est peu; je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phèdre; tu sais combien elle m'est chère:
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit, de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve: et qui feroit moins qu'elle?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits:
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NÉRINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence:

N'ayant

N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas.....

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse :
Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse ?

NÉRINE.

Apprenez-le du roi, qui, de vous trop charmé,
Ne souffriroit pas tant s'il n'avoit point aimé.

SCÈNE II.

ŒNARUS, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

Ne vous offensez point, Princesse incomparable,
Si, prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir.
Je la demande entière ; et, quoi que puisse dire
Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,
Quand, pour prix de mes maux, je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame est éprise.
Son excès m'a souvent causé de la surprise;
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur, plus sensible,
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé;
Mais, quand je vous ai vu, Thésée étoit aimé :

Vous savez son mérite, et le prix qu'il me coûte.
Après cela, Seigneur, parlez, je vous écoute.

OENARUS.

Thésée a du mérite, et, je l'ai dit cent fois,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Partout sa gloire éclate; on l'estime, on l'honore.
Il vous aime, ou plutôt, Madame, il vous adore;
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux:
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous?
Après cette justice à sa flamme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Cédèrent à l'amour sitôt que je vous vis:
Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut, pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus; je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'étoit bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme.
Pour vous voir sans pitié, je n'ai point changé d'ame
J'ai souffert, j'ai langui, d'amour tout consumé,
Madame, et tout cela sans espoir d'être aimé;
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chère:
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire;
Et même, en ce funeste et dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux; vous l'aimez, il vous aime
Mais songez, en plaignant mon infortune extrême,

Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi;
Que vous n'avez rien fait, rien hasardé pour moi;
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer,
S'il étoit quelque grâce où je pusse aspirer,
Je vous demanderois, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds vous daignassiez me dire
Que, sans ce premier feu pour vous si plein d'appas,
J'aurois pu par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose;
Mais un mot favorable, un sincère soupir,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre et mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis point ingrate.
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous s'il pouvoit être à moi.
Mais il perdroit le prix dont vous le croyez être
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Thésée y règne seul, et s'y trouve adoré.
Dès la première fois je vous l'ai déclaré;
Dès la première fois.....

OENARUS.

C'en est assez, Madame,
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui Pirithoüs arrivé dans ma cour
Va presser votre hymen; choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,
Parlez; il me suffit que ce sera vous plaire:

J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si l'image me tue ?
Mais je me priverois par là de votre vue :
C'est ce qui peut surtout aigrir mon désespoir ;
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCÈNE III.

OENARUS, THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

OENARUS.

Prince, mon trouble parle; et, quand je voudrois taire
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime; et de cet amour dont j'adore les charmes
La princesse est l'objet. N'en prenez point d'alarmes :
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvemens ma raison me rend maître :
L'effort est grand, sans doute; on en souffre; et peut-être
Un rival tel que moi, par sa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, et non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auroient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi :
C'est en les prévenant que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis long-temps attire tous vos vœux;
J'y consens, dès demain vous pouvez être heureux.

Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle ;
Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle :
Ordonnez-en la pompe ; et, dans un sort si doux,
Quoi que j'aie à souffrir, ne regardez que vous.
Adieu, Madame.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THÉSÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir !

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'eût-il fait? Il sait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même;
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond; et plus je vois, Madame,
Que je dois.....

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement; il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour et l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite; elle est aimable et belle,
Suit mes conseils en tout, et je vous réponds d'elle.

Voyez Pirithoüs, et tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THÉSÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême :
Mais, Madame, le roi..... Vous savez qu'il vous aime.
S'il faut.....

ARIANE.

Je vous entends : le roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu.
Cet inquiet souci ne sauroit me déplaire;
Et, pour le dissiper, je sais ce qu'il faut faire.

THÉSÉE.

C'en est trop... Mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous.
Je me dis.....

THÉSÉE.

Plût aux dieux! Vous sauriez la contrainte.....

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte :
J'en connois le remède : et, si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas long-temps à vous en alarmer.

THÉSÉE.

Minos peut vous poursuivre; et si de sa vengeance.....

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense?

THÉSÉE.

Elle est sûre, il est vrai; mais.....

ARIANE.

Achevez.

THÉSÉE.

J'attends.....

ARIANE.

Ce désordre me gêne, et dure trop long-temps.
Expliquez-vous enfin.

THÉSÉE.

Je le veux, et ne l'ose;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose;
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir.
Il faut parler pourtant; c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, et peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le sort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos désirs funeste.....
Adieu: Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du roi vous soumet les Etats,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

SCÈNE V.

ARIANE, PIRITHOÜS, NÉRINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, Prince? et par quel mystère
Vouloir me l'expliquer, et tout à coup se taire?

PIRITHOÜS.

Ne me demandez rien: il sort tout interdit,
Madame; et par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux. Vous arrivez d'Athènes:
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reine;
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos.
Qu'après la mort d'Égée il soit toujours le même;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême:
Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus.
Son amour paie assez ce que le mien me coûte;
Le reste est peu de chose.

PIRITHOÜS.

Il vous aime, sans doute.
Et comment pourroit-il avoir le cœur si bas
Que tenir tout de vous et ne vous aimer pas?
Mais, Madame, ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
Qu'Athènes se déclare ou pour ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen seul du roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime; et de vous Naxe prenant la loi
Calmera.....

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le roi?
Certes l'avis est rare! et si j'ose vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire!
Me connoissez-vous bien?

PIRITHOÜS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés;

Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille :
Mais, Madame, je sais ce que je vous conseille ;
Et si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Qui? moi les suivre? moi, qui voudrois pour Thésée
A cent et cent périls voir ma vie exposée?
Dieux! Quel étonnement seroit au sien égal,
S'il savoit qu'un ami parlât pour son rival,
S'il savoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime?

PIRITHOÜS.

Vous le consulterez ; n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi! si l'offre d'un trône avoit pu m'éblouir,
Je lui demanderois si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant.....

PIRITHOÜS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penserez mieux; et peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, Madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise!....
Demeurez. Avec moi c'est en vain qu'on déguise :
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer.
J'en tremble, et c'est pour moi la plus sensible atteinte.
Éclaircissez ce doute, et dissipez ma crainte :
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle, et me vole son cœur ;

Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire.....

PIRITHOÜS.

Je me tais; c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire! Ah dieux! vous me désespérez.
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés!
Thésée à me quitter..... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe, sans doute.
Il m'aime; et s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, et non pas son amour.

PIRITHOÜS.

Souvent ce qui nous plaît, par une erreur fatale.....

ARIANE.

Parlez plus clairement: ai-je quelque rivale?
Thésée a-t-il changé? viole-t-il sa foi?

PIRITHOÜS.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi;
Par là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur seul remède est de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner;
C'est le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.
Ma présence commence à vous être importune:
Je me retire.

SCÈNE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune?

Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas,
Nérine !

NÉRINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas?
Tu le sais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée;
Seule à son mauvais sort je me suis opposée :
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi!
Une autre passion dans son cœur a pu naître!
J'ai mal ouï, Nérine, et cela ne peut être.
Ce seroit trahir tout, raison, gloire, équité.
Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NÉRINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire;
Et quand il a voulu l'attendre si long-temps,
Ce n'étoit qu'un prétexte à ses feux inconstans;
Il nourrissoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah! que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer?
Hélas! il est donc vrai que mon ame abusée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Thésée!
Dieux, contre un tel ennui soutenez ma raison;
Elle cède à l'horreur de cette trahison :
Je la sens qui déjà..... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage et de mon désespoir?

Quoi ! Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre.....

SCÈNE VII.

ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah ! ma sœur, savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre
Vous avez cru Thésée un héros tout parfait ;
Vous l'estimiez, sans doute ; et qui ne l'eût pas fait ?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur : tout chancelle
Tout doit être suspect ; Thésée est infidèle.

PHÈDRE.

Quoi ! Thésée.....

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit ;
Il me trahit au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devroit payer la douleur qui me presse.
C'est là, ma sœur, c'est là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats ; et Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggère,
Mon amour est encor plus fort que ma colère.
Ma main tremble ; et, malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHÈDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre ;
Et, vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,

On conçoit aisément jusqu'où le désespoir.....

ARIANE.

Ah ! qu'on est éloigné de le bien concevoir !
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur, même flamme,
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi :
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi..... Quelquefois le remords suit le crime.
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats.....
Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sais que vous m'aimez, et vous le devez faire.
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chère,
Que cette inébranlable et fidèle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver..... hélas ! dirai-je mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure :
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie.
D'un juste et long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma sœur, enfin, je n'espère qu'en vous.
Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite :
Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir
Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède?

PHÈDRE.

Je vais mander Thésée; et si son cœur ne cède,

Madame, en lui parlant, vous devez présumer.....

ARIANE.

Hélas! et plût au ciel que vous sussiez aimer,
Que vous pussiez savoir, par votre expérience,
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence!
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur;
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur et de rage:
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe; essayez tout; parlez, priez, pressez.
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, suis-moi, Nérine, et ne me quitte pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PIRITHOÜS, PHÈDRE.

PIRITHOÜS.

Ce seroit perdre temps, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée, et le force à se rendre.
J'admire encor, Madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si long-temps combattu.
Par son manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une sœur opprimée;
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour;
Et prière, et menace, et fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage.
Mais, sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner :
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire ;
Et s'il cède au remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Sitôt qu'il vous regarde il ne s'en souvient plus.

PHÈDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévère loi ;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose
Par ma facilité je me trouve la cause,

Il n'est peine, supplice, où pour l'en garantir,
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle :
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidèle;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer
Avant que de savoir si je voulois aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendoit de moi de parler, ou me taire.
J'ai parlé, c'est mon crime, et Thésée applaudi
A l'infidélité par là s'est enhardi.
Ah! qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime!
Ses regards m'expliquoient sa passion extrême;
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi :
N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi?
J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
Il fallut voir sa flamme, et souffrir d'être aimée;
J'en craignis le péril, il me sut éblouir.
Que de foiblesse! Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidèle audace.
Allez, Pirithoüs; revoyez-le, de grâce :
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui.
J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOÜS.

Nous avancerions peu, Madame, il vous adore :
Et quand, pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en seroit pas plus prête
A suivre d'autres lois, et changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper.
Pour servir Ariane il faut la détromper;

Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, et son trône est pour elle un asile.

PHÈDRE.

Quoi ! je la trahirois, elle qui, trop facile,
Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi !
Et quand elle sauroit que par mes foibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurois prêté des armes,
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser !
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux.....

PIRITHOÜS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons : son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCÈNE II.

ARIANE, PIRITHOÜS, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Hé bien, ma sœur, Thésée est-il inexorable?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable?
Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour ose trop demander?

PHÈDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame;
J'ai peint son changement lâche, odieux, infâme.

Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connoît et son crime et son ingratitude ;
Il s'en hait ; il en sent la peine la plus rude ;
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur :
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ;
Et le destin, plus fort que sa reconnoissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse ! et pour moi qu'il rend peu de combat !
Il hait l'ingratitude, et se plaît d'être ingrat !
Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sait point qu'il faudra que j'en meure ;
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui règne dans mon cœur ;
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'assembler tous les maux dont on connoît l'image :
Il y seroit sensible, et ne pourroit souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

PHÈDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins.....

ARIANE.

J'ai tort, je le confesse ;
Mais, dans un mal sous qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, et l'on s'en prend à tout.

PIRITHOÜS.

Madame, de ces maux à qui la raison cède,
Le temps qui calme tout est l'unique remède ;
C'est par lui seul.....

ARIANE.

Les coups n'en sont guère importans,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au temps.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche!
Il y consent! Je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur; qu'il vienne.

PIRITHOÜS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, et le voir inflexible,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible.
Vous en souffrirez trop; et pour peu de souci.....

ARIANE.

Allez, ma sœur, de grâce, et l'envoyez ici.

SCÈNE III.

ARIANE, PIRITHOÜS, NÉRINE.

PIRITHOÜS.

Par ce que je vous dis, ne croyez pas, Madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée;
Et je venois ici, plein de ce sentiment,
Rendre grâce à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidèle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devois-je pas, quoi qu'il me fît entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant
L'amour à l'amitié ne défère pas tant?
Ah! quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!
Il croit ce qu'il souhaite, et prend tout pour excuse.
Si Thésée avoit peu de ces empressemens
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans,
Je croyois que son ame au-dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en sa passion garder tant de repos
C'étoit suivre en aimant la route des héros.
Je faisois plus; j'allois jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes;
Et ne pouvois penser qu'ayant reçu sa foi,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin puisque rien pour lui n'est plus à taire,
Quel est ce rare objet que son choix me préfère?

PIRITHOÜS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colère est suspecte, il faut me le cacher.

PIRITHOÜS.

J'ignore ce qu'il craint; mais lorsqu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage:
Il vous offre son trône; et, malgré le destin,
Votre malheur par là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte, Madame, à ce grand hyménée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée?

Déjà la Crète cherche à se venger de vous;
Et Minos.....

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en sois poursuivie;
Sans ce que j'aime, hélas! que faire de la vie?
Au décret de mon sort achevons d'obéir.
Thésée avec le ciel conspire à me trahir:
Rompre un si grand projet, ce seroit lui déplaire.
L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment,
Le remords de ma perte et de son changement.

PIRITHOÜS.

Le voici qui paroît. N'épargnez rien, Madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame;
Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCÈNE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

Approchez-vous, Thésée, et perdez cette crainte.
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainsi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, et la rougeur au front?
Un héros tel que vous, à qui la gloire est chère,
Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire;
Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.

Le changement est grand, mais il est légitime,
Je le crois : seulement apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.

Ah! pourquoi le penser? Elle est toujours la même;
Même zèle toujours suit mon respect extrême;
Et le temps dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le pressant souvenir de ses rares bienfaits :
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui, Madame, ordonnez de mon sang, de ma vie :
Si la fin vous en plaît, le sort me sera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,
Le destin la vouloit, je l'aurois laissé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert :
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne!
Par ce soin de vos jours qui m'a tout fait quitter,
N'aspirois-je à rien plus qu'à me voir respecter?
Un service pareil veut un autre salaire.
C'est le cœur, le cœur seul, qui peut y satisfaire :
Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner;
C'est lui seul.....

THÉSÉE.

Je voudrois vous le pouvoir donner :
Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire :
Je le sens à regret, je rougis à le dire;

Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injustice, et ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurois-tu fait, parjure,
Si, quand tu vins du monstre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvoit seul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que falloit-il plus faire?
Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
Te suivre, c'étoit plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimois tout par leur cause,
Dis-moi que non, ingrat, si ta lâcheté l'ose;
Et désavouant tout, éblouis-moi si bien
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

THÉSÉE.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
De voir, d'examiner, de me dire sans cesse?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainsi joignez au nom de traître et de parjure
Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure:
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, en croître les atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.

L'oubli, l'indifférence et vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix,
A monter sur le trône un grand roi vous invite;
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte.
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux! quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chère!
Qu'ai-je à faire du trône et de la main d'un roi?
De l'univers entier je ne voulois que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds!
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mène-moi dans quelque île déserte,
Où, renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer:
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde,
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

THÉSÉE.

Un si beau feu m'accable; il devroit seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur.....

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur:
Si ma flamme sur toi n'avoit qu'un foible empire,
Si tu la dédaignois, il falloit me le dire,

Et

Et ne pas m'engager, par un trompeur espoir,
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est là surtout, c'est là ce qui souille ta gloire :
Tu t'es plu, sans m'aimer, à me le faire croire ;
Tes indignes sermens sur mon crédule esprit.....

THÉSÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit ;
Je partois glorieux d'être votre conquête :
Mais enfin, dans ces lieux poussé par la tempête,
J'ai trop vu ce qu'à voir me convioit l'amour ;
J'ai trop.....

ARIANE.

Naxe te change ? Ah funeste séjour !
Dans Naxe, tu le sais, un roi, grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre estime :
Il soumit à mes vœux et son trône et sa foi :
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi ?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême ;
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité :
Si tu crois quelque honte à la faire connoître,
Ton secret est à toi; mais, qui qu'elle puisse être,
Pour gagner ton estime et mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature ;
Ces beaux feux qui, volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours ;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légèreté ne rompt point l'injustice,

Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant?
A peine ton hymen aura payé sa flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton ame,
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi.
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie?
Tu verras de mes feux les transports éclatans;
Tu les regretteras, il ne sera plus temps.
Ne précipite rien, quelque amour qui t'appelle;
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs: Ariane autrefois,
Tout aimable à tes yeux, méritoit bien ton choix:
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui sous ses lois me range.
Je le crois comme vous, le ciel est juste: un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour:
Mais à sa violence il faut que ma foi cède.
Je vous l'ai déjà dit, c'est un mal sans remède.

ARIANE.

Ah! c'est trop; puisque rien ne te sauroit toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse:
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespère, où tout blesse mes yeux;
Et pour faciliter ta coupable entreprise,
Remène-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise.

La Crète, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oses trahir.

THÉSÉE.

Vous remener en Crète! oubliez-vous, Madame,
Ce qu'est pour vous un père, et quel courroux l'enflamme?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités;
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahisons, les ai-je méritées?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler
Te rend-il cette foi que tu veux violer?
Vaine et fausse pitié! quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits;
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais!
N'espère pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds;
Tu m'arraches le cœur. J'en mourrai; tu le veux;
Mais, quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir, de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
Et te dire d'un ton et d'un regard sévère:
« J'ai tout fait: tout osé pour t'aimer, pour te plaire;
J'ai trahi mon pays, et mon père, et mon roi:
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi! »

THÉSÉE.

Ah! si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte.

ARIANE.

Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle.....

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux :
De ta constance ailleurs va montrer les mérites ;
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THÉSÉE.

Madame.....

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, et me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCÈNE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Il sort, Nérine. Hélas !

NÉRINE.

Qu'auroit fait sa présence,
Qu'accroître de vos maux la triste violence ?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, et partout me trahir ?

NÉRINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devoit-il obéir ?

NÉRINE.

Que vouliez-vous qu'il fît ? vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût en s'emportant ce que l'amour souhaite,

Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, et demeurât toujours.
Quoique sa trahison et m'accable et me tue,
Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vue.
Mais il ne sauroit plus souffrir la mienne. Ah dieux!
As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux,
Combien il est sorti satisfait de ma haine?
Que de mépris!

NÉRINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame; et n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner:
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Est-ce Mégiste, Eglé, qui le rend infidèle?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle:
Il lui parle souvent; mais, pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi?
Vains et foibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée!
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir:
Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons; je suis amante et femme:
Il veut ma mort, j'y cours; mais, avant que mourir
Je ne sais qui des deux aura plus à souffrir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ŒNARUS, PHÈDRE.

ŒNARUS.

Un si grand changement ne peut trop me surprendre ;
J'en ai la certitude, et ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivoit la loi,
Thésée à ce qu'il aime, ose manquer de foi !
Dans la rigueur du coup je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble ; et si tantôt, lui peignant mon amour,
Je voulois être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance
N'est qu'un mal dont le temps calme la violence;
Mais voir un bel espoir tout à coup avorter
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter :
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHÈDRE.

Ariane, Seigneur, en fait la triste épreuve ;
Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle;

Il veut, il offre tout; mais, hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, et qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé, j'en serai responsable :
C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;
Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

PHÈDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée;
Et si ce changement vous permet d'espérer,
Il ne faut pas, Seigneur, vous y trop assurer.
Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidèle,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle :
Si la Crète vous force à d'injustes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas;
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

OENARUS.

Ah! pour l'en garantir il n'est rien que je n'ose,
Madame; et vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux dieux que ce soin la tînt seul inquiète!

PHÈDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette :
Son visage vous parle, et sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

SCÈNE II.

OENARUS, ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

OENARUS.

MADAME, je ne sais si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre ou me fermer la bouche :
Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous blesse, en partager les coups.
Mais si j'ose assurer que; jusqu'au fond de l'ame,
Je sens le changement qui trahit votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il est certain pourtant, et le ciel qui m'écoute,
M'en sera le témoin si votre cœur en doute,
Que si de tout mon sang je pouvois racheter
Ce que.....

ARIANE.

Cessez, Seigneur, de me le protester.
S'il dépendoit de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouveroit votre ame disposée;
Je le crois de ce cœur qui sut tout m'immoler :
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.
J'aimai, Seigneur; après mon infortune extrême,
Il me seroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Thésée, et je l'en croyois digne :
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix insigne;
Rien ne brilloit en lui que de grand, de parfait;
Il feignoit de m'aimer, je l'aimois en effet;

Et comme d'une foi qui sert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auroient cru ses sermens.
Je m'immolois entière à l'ardeur d'un pur zèle;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidèle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret;
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore;
J'en ai déjà souffert, j'en puis souffrir encore:
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout,
Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,
On s'arrache à soi-même; et le temps fait le reste.
Voilà l'état, Seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.
Vous avez su tantôt, par un aveu sincère,
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire;
Et que mon cœur, touché du respect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Etouffant un amour et si tendre et si doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous.
Ce sont des traits de feu que le temps seul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime;
Et pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sait son devoir.

OENARUS.

Ah! pour la mériter, si le plus pur hommage.....

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouïr davantage.

J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés;
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez;
Mais, pour vous la donner, j'avoûrai ma foiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse.
Tant que je le verrai en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi :
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine;
Mon cœur veut être à vous, et ne peut mieux choisir;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme :
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas long-temps contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts que, sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses désirs abandonne sa gloire;
Dès qué d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, Seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir. Allez, Nérine. Ainsi,
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun souci:
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

OENARUS.

Ah! Madame, par où puis-je assez reconnoître.....

ARIANE.

Seigneur, un peu de trève, en l'état où je suis,
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCÈNE III.

ARIANE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Ce retour me surprend. Tantôt contre Thésée
Du plus ardent courroux vous étiez embrasée ;
Et déjà la raison a calmé ce transport !

ARIANE.

Que ferois-je, ma sœur ? c'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure,
Il veut me voir souffrir : je me tais, et j'endure.

PHÈDRE.

Mais vous, répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant ;
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire,
Que.....

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouserai le roi.

PHÈDRE.

Quoi ! par votre aveu même il donnera sa foi ?
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez sans peine entre les bras d'une autre ?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre ! Avant ce coup, ma sœur,
J'aime, je suis trahie, on connoîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les soins d'un infidèle !
A ma honte partout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit !

J'y donnerai bon ordre. Il faut, pour la connoître,
Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paroître :
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus, quand le coup approche, il frappe sûrement:
C'est par là qu'affectant une douleur aisée,
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée ;
A savoir son secret j'intéresse le roi.
Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute point qu'une amitié sincère
Contre sa trahison n'arme votre colère,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHÈDRE.

Madame, vous savez.....

ARIANE.

Je vous connois, ma sœur.
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis ! Sans cet indigne abus,
J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs ;
Et de mon amitié cette marque nouvelle,
Vous doit faire encor plus haïr mon infidèle.
Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour;
Voyez Eglé, Mégiste, et parlez d'Ariane.
Mais surtout prenez soin d'entretenir Cyane;
C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit.
Vous savez que l'amour aisément se trahit :
Observez ses regards, son trouble, son silence.

PHÈDRE.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence.

Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
C'est donc cette rivale à qui vous en voulez ?

ARIANE.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par là ; c'est son endroit sensible.
Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir ;
Par elle je perds tout : la puis-je assez haïr ?
Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage ?
Rien, après ce forfait, ne me doit retenir ;
Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Thésée, oubliant un amour ordinaire,
M'avoit manqué de foi dans la cour de mon père,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner
Cette infidélité seroit à pardonner.
Ma rivale, dirois-je, a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice ;
La douceur d'être aimée ayant touché le sien,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangère ici, pour l'avoir osé croire,
J'ai sacrifié tout, jusqu'au soin de ma gloire ;
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,
Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi.
Je le perds, on me l'ôte : il n'est rien que n'essaie
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paie.
J'en mettrai haut le prix, c'est à lui d'y penser.

PHÈDRE.

Ce revers est sensible, il faut le confesser :
Mais, quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfère,
Pour venger votre amour que prétendez-vous faire ?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, et de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le sein.
Mais, pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.
Alors ma passion trouvera de doux charmes
A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes;
Alors il me dira si se voir lâchement
Arracher ce qu'on aime, est un léger tourment.

PHÈDRE.

Mais, sans l'autoriser à vous être infidèle,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma sœur; il falloit m'avertir:
Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du sang pour laver mon injure.
De Thésée, il est vrai, je puis percer le cœur;
Mais, si je m'y résous, vous n'avez plus de sœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne;
Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussitôt que punir.
Non, non; un sort trop doux suivroit sa perfidie,
Si mes ressentimens se bornoient à sa vie:
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien son désespoir extrême,
Quand, dégouttante encor du sang de ce qu'il aime

Ma main, offerte au roi dans ce fatal instant,
Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend?
C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée :
Je n'y suis pas peut-être encor tout effacée;
Et ce sera de quoi mieux combler son ennui,
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

PHÈDRE.

Mais pour aimer le roi vous sentez-vous dans l'ame....

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme?
Jamais, soit qu'on se trompe ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois :
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine.
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne :
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour,
Il m'a trahie; il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connoître
Qu'en parlant pour Thésée il parloit pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCÈNE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Enfin à la raison mon courroux rend les armes.
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.
Si c'étoit un effort qui dépendît de nous,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer; il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,

Que, par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi :
Son trône est un appui qui flatte ma disgrâce ;
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, et non pas la donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre ;
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque, par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare :
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THÉSÉE.

Madame, je n'ai pas....

ARIANE.

Ne me répliquez rien.
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le temps de me le dire ;
Et cependant ma sœur, qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

SCÈNE V.

PHÈDRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Le ciel à mon amour seroit-il favorable
Jusqu'à rendre si tôt Ariane exorable?
Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
Je puisse sans contrainte expliquer mes désirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire...

PHÈDRE.

Renfermez-le de grâce, et craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paroître.
Tremblez, Prince, tremblez ; l'orage est prêt à naître.
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'est qu'un foible crayon de la secrète rage
Qui possède Ariane et trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner
Vers le piége tendu cherche à vous entraîner.
C'est par là qu'elle croit découvrir sa rivale ;
Et dans les vifs transports que sa vengeance étale,
Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,
Quand je serai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée.
Tout à l'heure avec moi sa haine l'a jurée :
J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi, le fort amour
Souvent sans le savoir mettant sa flamme au jour,
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu, Prince ; achevez votre ouvrage.

THÉSÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouïr la menace et d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, Madame ; et venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.

J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux disparoître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
Ariane, forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi :
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHÈDRE.

Et qui me répondra que vous serez fidèle ?

THÉSÉE.

Ma foi, que ni le temps, ni le ciel en courroux....

PHÈDRE.

Ma sœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

THÉSÉE.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire ;
Il falloit la sauver de la fureur d'un père ;
Et la reconnoissance eut part seule aux sermens
Par qui mon cœur du sien paya les sentimens :
Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude.
Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous semble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?
L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
Une nécessité dont rien ne me dispense ;
Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,
Vous en êtes complice aussi bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, et mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui disois d'engageant et de doux,
Vous ne saviez que trop qu'il s'adressoit à vous.

Je n'examinois point, en vous ouvrant mon ame,
Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme;
Je songeois seulement à vous marquer ma foi;
Je me faisois entendre, et c'étoit tout pour moi.

PHÈDRE.

Dieux! quelle en souffrira! que d'ennuis! que de larmes!
J'en sens naître en mon cœur les plus rudes alarmes:
Il voit avec horreur ce qui doit arriver.
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever :
Ces foudroyans regards, ces accablans reproches,
Dont par son désespoir je vois les coups si proches,
Pour moi, pour une sœur, sont plus à redouter
Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour, elle saura le reste.
De ses pleurs, de ses cris, fuyons l'éclat funeste;
Je vois bien qu'il le faut. Mais, las!...

THÉSÉE.

Vous soupirez?

PHÈDRE.

Oui, Prince, je veux trop ce que vous désirez.
Elle se fie à moi, cette sœur, elle m'aime;
C'est une ardeur sincère, une tendresse extrême;
Jamais son amitié ne me refusa rien :
Pour l'en récompenser je lui vole son bien,
Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère,
Je la tue; et c'est vous qui me le faites faire!
Pourquoi vous ai-je aimé?

THÉSÉE.

Vous en repentez-vous?

PHÈDRE.

Je ne sais. Pour mon cœur il n'est rien de plus doux :

Mais, vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire;
Et perdant une sœur, si j'ose encor le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs,
Votre légèreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?
Je l'aurai bien voulu. Mais c'en est fait; partons.

THÉSÉE.

En vain....

PHÈDRE.

Le temps se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
J'en répare l'outrage en m'offrant à vous suivre.
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Un peu plus de pouvoir, Madame, sur vous-même.
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême?
Vous avez, dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du soleil :
Dans le palais, errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue :
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine; où trouver du repos?
Quoi! ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés!
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre!
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre!
Et ce parjure aimant qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi!
Que fait Pirithoüs? viendra-t-il?

NÉRINE.

Oui, Madame;
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame!

NÉRINE.

Pirithoüs viendra; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue? et que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas! demandes-tu ce que je pourrai dire?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure,
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée....

NÉRINE.

On la nomme à cause qu'il la voit:
Mais qu'en pouvoir juger? il voit Phèdre de même;
Et cependant, Madame, est-ce Phèdre qu'il aime?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer! Phèdre l'auroit connu,
Et par là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussitôt avertie,
Dans sa première ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur?

NÉRINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur;
Je le sais: mais enfin quand un amant sait plaire?
Qui consent à l'ouïr peut aimer et se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerois Phèdre, elle de qui les pleurs
Sembloient en s'embarquant présager nos malheurs!

Avant que la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi, pour la gagner, ne fus-je pas réduite!
Combien de résistance et d'obstinés refus!

NÉRINE.

Vous n'avez rien, Madame, à craindre là-dessus.
Je connois sa tendresse; elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourroit plutôt....

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement savoir què je l'attends;
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-temps;
Que je sens ma douleur croître par son absence.
Qu'elle est heureuse, hélas! dans son indifférence!
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithoüs paroît, fais-là venir ici.

SCÈNE II.

ARIANE, PIRITHOÜS.

ARIANE.

Eh bien, puis-je accepter la main qui m'est offerte?
Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laisser libre à payer son amour,
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour?

PIRITHOÜS.

Le roi sur ce projet entretint hier Thésée;
Mais il trouva son ame encor mal disposée.
Il est pour les ingrats de rigoureux instans;
Thésée en fit l'épreuve et demanda du temps.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet dont son cœur est épris,
Y doit pour son amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avoûrai, sa trahison me fâche;
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrois que sa main
Eût pu déjà fixer mon destin incertain.
L'irrésolution m'embarrasse et me gêne.

PIRITHOÜS.

Si l'on m'avoit dit vrai, vous seriez hors de peine :
Mais, Madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, Prince!

PIRITHOÜS.

On dit que Thésée est parti.
Par là vous seriez libre.

ARIANE.

Ah! que viens-je d'entendre!
Il est parti, dit-on?

PIRITHOÜS.

Ce bruit doit vous surprendre.

ARIANE.

Il est parti! Le ciel me trahiroit toujours!
Mais non! que deviendroient ses nouvelles amours?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?
L'abandonneroit-il?

PIRITHOÜS.

Je ne sais; mais, Madame,

Un

Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

ARIANE.

Ce n'est pas lui, sans doute; on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le roi le sache,
Sans que Pirithoüs à qui rien ne se cache,
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrois-je étonner?
Que ne peut-il pas faire? il m'ose abandonner,
Oublier un amour qui, toujours trop fidèle,
M'oblige encor pour lui....

SCÈNE III.

ARIANE, PIRITHOÜS, NÉRINE.

ARIANE, *à Nérine.*

Que fait ma sœur? vient-elle?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir,
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée!

NÉRINE.

Madame, j'ai long-temps....

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée?
Parle.

NÉRINE.

De tous côtés j'ai couru vainement;
On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! Quoi! si matin! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble,
Que, stupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien ouï dire?

NÉRINE.

On parle de Thésée.
On veut que cette nuit, voyant la fuite aisée....

ARIANE.

O nuit! ô trahison dont la double noirceur
Passe tout.... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur?
Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paroît point, et Thésée est parti!
Qu'on la cherche; c'est trop languir dans ce supplice;
Je m'en sens accablée, il est temps qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard appaisée.

SCÈNE IV.

ARIANE, PIRITHOÜS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS, *à Pirithoüs.*

Seigneur, je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? Qu'a-t-on fait? Qu'a-t-on su?
Il est parti, Nérine. Ah! trop funeste marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque;
C'est de là qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons : mon amour tremble à se voir éclairci.

Thésée, à Pirithoüs.

« Pardonnez une fuite où l'amour me condamne ;
« Je pars sans vous en avertir.
« Phèdre du même amour n'a pu se garantir ;
« Elle fuit avec moi. Prenez soin d'Ariane. »
Prenez soin d'Ariane ! Il viole sa foi,
Me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi !

PIRITHOÜS.

Madame, en vos malheurs, qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir ni vous entendre.
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOÜS.

J'ignore....

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle :
Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

PIRITHOÜS.

D'un départ si secret le roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre, Thésée eût-il rien entrepris ?
Son aveu l'autorise ; et de ses injustices,
Le roi, vous, et les dieux, vous êtes tous complices.

SCÈNE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah Nérine !

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi,

Je l'avoue, il n'est plus ni d'honneur ni de foi :
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins !

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte,
Que, succombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure insensible à force de souffrir.
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée ;
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de Thésée.
Le temps au repentir auroit pu le forcer ;
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.
Hélas ! qui l'auroit cru, quand son injuste flamme
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine et de douleurs
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs ?
Une rivale au moins pour soulager ma peine
M'offroit en la perdant de quoi plaire à ma haine :
Je promettois son sang à mes bouillans transports.
Mais je trouve à briser les liens les plus forts ;
Et quand dans une sœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale et mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, et bravent ma fureur !
Nérine, entres-tu bien, lorsque le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable?
La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrois mon cœur !
Quand je lui faisois voir ma peine sans égale,
Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma rivale !
La perfide, abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrâce une fausse pitié !

Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cause, et feignoit de me plaindre!
C'est là mon désespoir. Pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenois immolé.
Je l'ai portée à fuir, et par mon imprudence,
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! à quoi pensé-je? Ah dieux!
L'ingrate! On la verroit triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, et volons vers Athènes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet.
Elle n'est pas encore où son espoir la met.
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle....

NÉRINE.

Calmez cette douleur : où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que partout mes plaintes soient ouïes?
On connoît, on a vu des amantes trahies;
A d'autres quelquefois on a manqué de foi :
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée
Avois-je mérité de m'en voir méprisée?
De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
Quand je fuis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit.
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte :
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux :
Je le comble de biens, il m'accable de maux;

Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir :
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre.
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre :
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit;
Mes larmes parleront, c'en est fait s'il les voit.
Ne les contraignons plus, et par cette foiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire; approuvée ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi, si je demeure aimée....
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oublié-je qu'il fuit?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être...Ah ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouïr ce que j'entends, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tue; et, toute possédée
De cette assassinante et trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCÈNE VI.

OENARUS, ARIANE, PIRITHOÜS, NÉRINE, ARCAS.

OENARUS.

Je ne viens point, Madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes;

Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour....

ARIANE.

Je sais ce que je dois, Seigneur, à votre amour;
Je connois même à quoi ma parole m'engage :
Mais....

OENARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur....

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrois-je de moi, je ne me connois pas.

OENARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée....

ARIANE.

Si j'oublîrai Thésée? Ah dieux! mon lâche cœur
Nourriroit pour Thésée une honteuse ardeur!
Thésée encor sur moi garderoit quelque empire!
Je dois haïr Thésée, et voudrois m'en dédire!
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublîrai Thésée; et que, pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOÜS.

Madame, si j'osois....

ARIANE.

Non, parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être appaisée;

Ton amour y feroit des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus:
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux,
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices;
Tu m'as bravée: il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur! Dieux! je menace en l'air.
L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, Seigneur, suivons-le dans Athènes.
Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons, portons-y plus que la flamme et le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Consultons-en le temps, Madame; et s'il faut faire....

ARIANE.

Le temps! Mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère?
Puisque tout m'abandone, il est pour mon secours
Une plus sûre voie, et des moyens plus courts.
(*Elle se jette sur l'épée de Pirithoüs.*)
Tu m'arrêtes, cruel!

NÉRINE.

Que faites-vous, Madame?

ARIANE, *à Nérine.*

Soutiens-moi; je succombe aux transports de mon ame.

Si dans mes déplaisirs, tu veux me secourir,
Ajoute à ma foiblesse, et me laisse mourir.

OENARUS.

Elle semble pâmer. Qu'on la secoure vite.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite;
Et c'en seroit sans doute accroître les efforts,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers transports.

FIN D'ARIANE.

LE

COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

1678.

AU LECTEUR.

Il y a trente ou quarante ans que feu M. de la Calprenède traita le sujet du comte d'Essex, et le traita avec beaucoup de succès. Ce que je me suis hasardé à faire après lui semble n'avoir point déplu ; et la matière est si heureuse par la pitié qui en est inséparable, qu'elle n'a pas laissé examiner mes fautes avec toute la sévérité que j'avois à craindre. Il est certain que le comte d'Essex eut grande part aux bonnes grâces d'Elisabeth. Il étoit naturellement ambitieux. Les services qu'il avoit rendus à l'Angleterre lui enflèrent le courage. Ses ennemis l'accusèrent d'intelligence avec le comte de Tyron, que les rebelles d'Irlande avoient pris pour chef. Les soupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée. Ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné; et, ayant toujours refusé de demander grâce, il eut la tête coupée le 25 février 1601. Voilà ce que l'histoire m'a fourni. J'ai été surpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falsifiée, parce que je ne me suis point servi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la reine avoit donnée au comte d'Essex pour gage

d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre contre l'Etat ; mais je suis persuadé que cette bague est de l'invention de M. de la Calprenède ; du moins je n'en ai rien lu dans aucun historien. Cambdenus, qui a fait un gros volume de la seule vie d'Elisabeth, n'en parle point ; et c'est une particularité que je me serois cru en pouvoir de supprimer, quand même je l'aurois trouvée dans son histoire.

PRÉFACE

DE

VOLTAIRE.

La mort du comte d'Essex a été le sujet de quelques tragédies, tant en France qu'en Angleterre. La Calprenède fut le premier qui mit ce sujet sur la scène en 1638. Sa pièce eut un très-grand succès. L'abbé Boyer, long-temps après, traita ce sujet différemment en 1672 *. Sa pièce étoit plus régulière, mais elle étoit froide, et elle tomba. Thomas Corneille, en 1678, donna sa tragédie du comte d'Essex : elle est la seule qu'on joue encore quelquefois. Aucun de ces trois auteurs ne s'est attaché scrupuleusement à l'histoire.

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Mais cette liberté a ses bornes, comme toute autre espèce de liberté. Il ne sera pas inutile de donner ici un précis de cet événement.

Elisabeth, reine d'Angleterre, qui régna avec beaucoup de prudence et de bonheur, eut pour base de sa conduite, depuis qu'elle fut sur le

* Voltaire se trompe. La pièce de Boyer fut jouée le 25 février 1678. Celle de M. Thomas Corneille l'avoit été dans les premiers jours de janvier.

trône, le dessein de ne se jamais donner de mari, et de ne se soumettre jamais à un amant. Elle aimoit à plaire, et elle n'étoit pas insensible. Robert Dudley, fils du duc de Northumberland, lui inspira d'abord quelque inclination, et fut regardé quelque temps comme un favori déclaré, sans qu'il fût un amant heureux.

Le comte de Leicester succéda dans la faveur à Dudley; et enfin, après la mort de Leicester, Robert d'Evreux, comte d'Essex, fut dans ses bonnes grâces. Il étoit fils d'un comte d'Essex créé par la reine comte-maréchal d'Irlande : cette famille étoit originaire de Normandie, comme le nom d'Evreux le témoigne assez. Ce n'est pas que la ville d'Evreux eût jamais appartenu à cette maison; elle avoit été érigée en comté par Richard premier, duc de Normandie, pour un de ses fils, nommé Robert, archevêque de Rouen, qui, étant archevêque, se maria solennellement avec une demoiselle nommée Herlève. De ce mariage, que l'usage approuvoit alors, naquit une fille qui porta le comté d'Evreux dans la maison de Montfort. Philippe-Auguste acquit Evreux en 1200 par une transaction; ce comté fut depuis réuni à la couronne, et cédé ensuite en pleine propriété, en 1651, par Louis XIV, à la maison de la Tour d'Auvergne de Bouillon. La maison d'Essez, en Angleterre, descendoit d'un officier subalterne, natif d'Evreux, qui suivit Guillaume le bâtard à la conquête de l'Angleterre, et qui prit le nom de la ville où il étoit né. Jamais Evreux n'appar-

tint à cette famille, comme quelques-uns l'ont cru. Le premier de cette maison qui fut comte d'Essex, fut Gauthier d'Evreux, père du favori d'Elisabeth; et ce favori, nommé Guillaume, laissa un fils qui fut fort malheureux, et dans qui la race s'éteignit.

Cette petite observation n'est que pour ceux qui aiment les recherches historiques, et n'a aucun rapport avec la tragédie que nous examinerons.

Le jeune Guillaume, comte d'Essex, qui fait le sujet de la pièce, s'étant un jour présenté devant la reine, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage; Essex détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portoit, et l'étendit sous les pieds de la reine. Elle fut touchée de cette galanterie : celui qui la faisoit étoit d'une figure noble et aimable; il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine, âgée de cinquante-huit ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge mettoit à l'abri des soupçons : il étoit aussi brillant par son courage et par la hauteur de son esprit, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir, à ses dépens, un canton de l'Irlande, et se signala souvent en volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Elisabeth. C'est lui qui, commandant les troupes anglaises au siége de Rouen, proposa un duel à l'amiral de Villars-Brancas, qui défendoit la place,

pour lui prouver, disoit-il dans son cartel, que sa maîtresse étoit plus belle que celle de l'amiral. Il falloit qu'il entendît par là quelque autre dame que la reine Elisabeth, dont l'âge et le grand nez n'avoient pas de puissans charmes. L'amiral lui répondit qu'il se soucioit fort peu que sa maîtresse fût belle ou laide, et qu'il l'empêcheroit bien d'entrer dans Rouen. Il défendit très-bien la place, et se moqua de lui.

La reine le fit grand maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la jarretière, et enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque temps le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable; et lorsqu'en 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de vingt mille hommes, il laissa dépérir entièrement cette armée qui devoit subjuguer l'Irlande en se montrant. Obligé de rendre compte d'une si mauvaise conduite devant le conseil, il ne répondit que par des bravades qui n'auroient pas même convenu après une campagne heureuse. La reine, qui avoit encore pour lui quelque bonté, se contenta de lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, et de lui défendre la cour. Elle avoit alors soixante-huit ans. Il est ridicule d'imaginer que l'amour pût avoir la moindre part dans cette aventure. Le comte conspira indignement contre sa bienfaitrice; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement. Il crut que Jacques, roi d'Ecosse, héritier naturel d'Elisabeth, pourroit le secourir, et venir

détrôner la reine. Il se flatta d'avoir un parti dans Londres ; on le vit dans les rues, suivi de quelques insensés attachés à sa fortune, tenter inutilement de soulever le peuple. On le saisit, ainsi que plusieurs de ses complices. Il fut condamné et exécuté selon les lois, sans être plaint de personne. On prétend qu'il étoit devenu dévot dans sa prison, et qu'un malheureux prédicant presbytérien lui ayant persuadé qu'il seroit damné s'il n'accusoit pas tous ceux qui avoient part à son crime, il eut la lâcheté d'être leur délateur, et de déshonorer ainsi la fin de sa vie. Le goût qu'Elisabeth avoit eu autrefois pour lui, et dont il étoit en effet très-peu digne, a servi de prétexte à des romans et à des tragédies. On a prétendu qu'elle avoit hésité à signer l'arrêt de mort que les pairs du royaume avoient prononcé contre lui. Ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa; rien n'est plus avéré, et cela seul dément les romans et les tragédies.

PERSONNAGES.

ELISABETH, reine d'Angleterre.
LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du comte d'Essex.
LE COMTE D'ESSEX.
CÉCILE, ennemi du comte d'Essex.
LE COMTE DE SALSBURY, ami du comte d'Essex.
CROMMER, capitaine des gardes de la reine.
TILNEY, confidente d'Elisabeth.
SUITE.

La scène est à Londres.

LE

COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

Non, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à craindre ;
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre ;
Et, dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort.
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie :
Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devroit comme du crime être exempt du soupçon.
Mais enfin cent exploits et sur mer et sur terre,
M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre ;
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.

BIBLIOTHÈQUE

Ainsi, quand l'imposture auroit surpris la reine,
L'intérêt de l'Etat rend ma grâce certaine;
Et l'on ne sait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je sais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire:
Vos services sont grands, et jamais potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son Etat.
Mais, malgré vos exploits, malgré votre alliance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance:
Plus la reine, au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout à coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer.
Et quelle sûreté le plus rare service
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux pas y fait choir; mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble...

LE COMTE D'ESSEX.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble?
L'imposture m'attaque, il est vrai; mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans Etats.
Il a tout fait pour elle; et j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire
De mes vils ennemis viendra sans peine à bout:
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'Etat fleurit par vous, par vous on le redoute :
Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte,
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois
On regarde son crime et non pas ses exploits.
On veut que vos amis, par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues,
Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux esprit;
Et qu'avec l'Irlandois appuyant sa querelle,
Vous preniez le parti de ce peuple rebelle :
On produit des témoins, et l'indice est puissant.

LE COMTE D'ESSEX.

Et que peut leur rapport si je suis innocent?
Le comte de Tyron, que la reine appréhende,
Voudroit rentrer en grâce, y remettre l'Irlande;
Et je croirois servir l'Etat plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvoit faire sa paix.
Comme il hait les méchans, il me seroit utile
A chasser un Coban, un Raleig, un Cécile,
Un tas d'hommes sans nom, qui, lâchement flatteurs,
Des désordres publics font gloire d'être auteurs :
Par eux tout périra. La reine, qu'ils séduisent,
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'instruisent :
Maîtres de son esprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
Leur grandeur se formant par la chute des autres....

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts; ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, sur quels justes projets
Avez-vous de la reine assiégé le palais,

Lorsque le duc d'Irton épousant Henriette....

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! faute irréparable, et que trop tard j'ai faite!
Au lieu d'un peuple lâche et prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurois de ce palais voulu me rendre maître.
C'en est fait; biens, trésors, rangs, dignités, emploi,
Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport?

LE COMTE D'ESSEX.

Qu'une flamme secrète
Unissoit mon destin à celui d'Henriette,
Et que de mon amour son jeune cœur charmé,
Ne me déguisoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

Le duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne;
Et vous pouvez penser....

LE COMTE D'ESSEX.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois et fille de la reine,
Elle avoit su vers moi le penchant qui l'entraîne.
Pour elle chaque jour réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, et n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étois trop sensible,
Me donner pour la reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la cause en m'ôtant tout espoir
Elle s'est mariée.... Hé! qui l'eût pu prévoir.

Sans

Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la reine,
Elle me préparoit à cette affreuse peine;
Mais, après la menace, un tendre et prompt retour
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour :
Enfin, par mon absence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie.
Elle m'aimoit, sans doute, et n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devoit être à moi.
A ce funeste avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes;
En tumulte au palais je suis vite accouru;
Dans toute sa fureur mon transport a paru.
J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surprise;
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise :
Le duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déjà l'époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime;
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort
Le duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune duchesse a mérité, sans doute,
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte;
Mais, dans l'heureux succès que vos soins avoient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tu?
La reine, dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits....

LE COMTE D'ESSEX.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas! cet excès de faveur,
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur?

Toujours trop aimé d'elle, il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hasarder pas un objet si charmant,
De la sœur de Suffolk je me feignis amant.
Soudain son implacable et jalouse colère
Eloigna de mes yeux et la sœur et le frère.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite, et mon malheur extrême.
Quel supplice ! un rival possède ce que j'aime !
L'ingrate au duc d'Irton a pu se marier !
Ah ciel !

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE D'ESSEX.

L'oublier! et ce cœur en deviendroit capable!
Ah! non, non; voyons-la, cette belle coupable.
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire....

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, et ne négligez rien.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX.

LA DUCHESSE.

J'ai causé vos malheurs; et le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites

Je me les fais pour vous. Vous m'aimiez, et jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits :
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre.
Votre cœur tout à moi méritoit que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien ;
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine.
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine :
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux ; qui le blesse est coupable ;
C'est un crime qui rend sa perte inévitable :
La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter une aide à la foiblesse
Qui de vos sens charmés se rendoit la maîtresse :
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire ;
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans son esprit fait un crime d'Etat.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sûreté mon hymen importoit.
Il falloit vous trahir ; mon cœur y résistoit :
J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre.
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE D'ESSEX.

Oui, je me plains, Madame ; et vous croyez en vain
Pouvoir justifier ce barbare dessein.

Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout quand on perd ce qu'on aime,
Et que l'affreux supplice où vous me condamniez
Surpassoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable
Et que peut me servir le destin le plus doux?
Avois-je à souhaiter un autre bien que vous?
Je méritois peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.
Une autre eût refusé d'immoler un amant;
Vous avez cru devoir en user autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais, encore une fois, j'oserai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé.
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, plût au ciel, pour finir mon supplice,
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice!
Je ne sentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme étoit montée;
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le comte d'Essex, si grand, si renommé,
M'aimant avec excès, pouvoit bien être aimé.
C'est dire peu : j'ai beau n'être plus à moi-même;
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre :
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre;

Et quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'est peu que mon cœur, dans ma disgrâce extrême,
Pour suivre son devoir s'arrache à ce qu'il aime ;
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la reine
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine ;
De son amour pour vous elle m'a fait témoin :
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices ;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, et vous justifier.

LE COMTE D'ESSEX.

Et me justifier? moi! Ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense.
D'elle-même on verra l'imposture avorter,
Et je me ferois tort si j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, et jamais la victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire ;
Mais, plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusé de révoltes publiques.

Avoir à main armée investi le palais....

LE COMTE D'ESSEX.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
Vous épousez le duc, je l'apprends, et ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
Que ne sus-je plutôt que vous m'alliez trahir!
En vain on vous auroit ordonné d'obéir :
J'aurois.... Mais c'en est fait. Quoi que la reine pense,
Je tairai les raisons de cette violence.
De mon amour pour vous le mystère éclairci,
Pour combler mes malheurs, vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardoit sa couronne.
Des témoins contre vous en secret écoutés,
Font pour vrais attentats passer des faussetés.
Raleig prend leur rapport; et le lâche Cécile....

LE COMTE D'ESSEX.

L'un et l'autre eut toujours l'ame basse et servile.
Mais leur malice en vain conspire mon trépas;
La reine me connoît, et ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle :
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'instruit.

LE COMTE D'ESSEX.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit :
La menace en est vaine, et trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête ?

LE COMTE D'ESSEX.

On n'oseroit, Madame :
Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut suivre entraîneroit l'Etat.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la reine soit chère,
Gardez, en la bravant, d'augmenter sa colère.
Elle veut vous parler ; et si vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ses bontés.
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes sens mon devoir alarmé
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé ;
Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funeste,
Pour conserver vos jours je dois faire le reste,
Et ne permettre pas....

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! pour les conserver
Il étoit un moyen plus facile à trouver ;
C'étoit en m'épargnant l'effroyable supplice
Où vous prévoyez... Ciel! quelle est votre injustice!
Vous redoutez ma perte, et ne la craigniez pas
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne.
Le refus d'un hymen par la reine arrêté
Eût de notre secret trahi la sûreté.
L'orage est violent ; pour calmer sa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en prie :

Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur.... Adieu : je m'embarrasse ;
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCÈNE III.

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CÉCILE.

La reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connoître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir ;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime,
Et me tiendrois heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fît votre sûreté.

LE COMTE D'ESSEX.

Ce zèle me surprend, il est et noble et rare ;
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir espérer un juge tel que vous;
J'en connois la vertu. Mais achevez, de grâce ;
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.

Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer?
Et près d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures?
Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CÉCILE.

C'est reconnoître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont gens sans reproche, et qui ne craignent rien.

LE COMTE D'ESSEX.

Ces zélés pour l'Etat ont mérité sans doute
Que sans mal juger d'eux la reine les écoute;
J'y crois de la justice, et qu'enfin il en est
Qui, parlant contre moi, parlent sans intérêt.
Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même, peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avares desseins seront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des misères communes;
Et le peuple, réduit à gémir, endurer,
Trouvera malgré vous peut-être à respirer.

CÉCILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire
Montre assez qu'en effet vous êtes populaire.

Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé :
Ce poste a ses périls.

LE COMTE D'ESSEX.

Je l'avoûrai sans feindre,
Comme il est élevé, tout m'y paroît à craindre :
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor si tôt je ne tomberai pas;
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages,
Qui, me voyant du crime ennemi trop constant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné....

LE COMTE D'ESSEX.

L'avis m'est favorable :
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,
Depuis quand et sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le temps ait pu nous rendre amis?
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes foiblesses,
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi?

CÉCILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la reine, craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, et ne m'accuse pas.

LE COMTE D'ESSEX.

Je sais que contre moi vous animez la reine.
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine;

Et, quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi
Pour obtenir sa grâce aura besoin de moi.

CÉCILE, *seul.*

Agissons, il est temps; c'est trop faire l'esclave.
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave;
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ELISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

En vain tu crois tromper la douleur qui m'accable ;
C'est parce qu'il me hait qu'il s'est rendu coupable ;
Et la belle Suffolk refusée à ses vœux
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore :
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix, n'étoit-ce pas lui dire
Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déjà marqué ?
Oui, de ma passion il sait la violence ;
Mais l'exil de Suffolk l'arme pour sa vengeance :
Au crime pour lui plaire il s'ose abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne le pas défendre :
L'Etat qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire ; ses exploits, tout parle en sa faveur.

Il est vrai qu'à vos yeux Suffolk cause sa peine ;
Mais, Madame, un sujet doit-il aimer sa reine ?
Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer ?

ÉLISABETH.

Ah ! contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La majesté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour, par le respect dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné.
Mais le comte en m'aimant, n'auroit eu rien à craindre.
Je lui donnois sujet de ne se point contraindre ;
Et c'est de quoi rougir, qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire ;
De cette passion que faut-il qu'il espère ?

ÉLISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère ? Et qu'en puis-je espérer,
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer ?
Triste et bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !
Mon bonheur, mon repos s'immole au rang suprême ;
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un roi
Qui dans le trône assis fût au-dessous de moi.
Je sais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui :
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui ;
Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le sait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.
Qu'il me plaigne, se plaigne, et, content de m'aimer....
Mais que dis-je ? d'une autre il s'est laissé charmer ;

Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la satisfaire il veut perdre sa reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter;
Je contrains ma colère à ne pas éclater:
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de souffrir, se convertit en rage;
Et je ne réponds pas.....

SCÈNE II.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien, Duchesse, à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi?
Avez-vous vu le comte, et se rend-il traitable?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un respect pour vous inviolable;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas:
Mais il ne peut souffrir sans quelque impatience
Qu'on ose près de vous noircir son innocence.
Le crime, l'attentat, sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur.
Il se plaint qu'on l'accuse, et que sa reine écoute
Ce que des imposteurs.....

ÉLISABETH.

Je lui fais tort, sans doute:
Quand jusqu'en mon palais il ose m'assiéger,
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ses projets la plus haute innocence!

Ciel ! faut-il que ce cœur, qui se sent déchirer,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer ;
Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne,
Une indigne pitié m'étonne, me retienne ;
Et que toujours trop foible, après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté ?
Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine ;
Il verra ce que c'est que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici ; malgré ses injustices,
J'ai toujours contre moi fait parler ses services :
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut en l'abaissant étonner les ingrats ;
Il faut à l'univers, qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple :
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi ! pour ses ennemis vous vous intéressez,
Madame ? ignorez-vous que l'éclat de sa vie
Contre le rang qu'il tient arme en secret l'envie ?
Coupable en apparence....

ÉLISABETH.

Ah ! dites en effet :
Les témoins sont ouïs, son procès est tout fait ;
Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe ; autrement....

LA DUCHESSE.

Hé quoi ! ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

ÉLISABETH.

Ah! plût au ciel! Mais non, les preuves sont trop fortes
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes?
Si le peuple qu'en foule il avoit attiré
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé:
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminel toujours pour le paroître.
Mais, je veux qu'il le soit, ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort? Vous l'avez tant aimé!

ÉLISABETH.

Ah! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime;
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui.... Mais que sert d'y penser?
Suffolk me l'a ravi; Suffolk, qu'il me préfère,
Lui demande mon sang; le lâche veut lui plaire.
Ah! pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposoit,
N'ai-je fait que bannir celle qui les causoit?
Il falloit, il falloit à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir?
Vous a-t-elle trahie, et d'une ame infidèle
Excité contre vous....

ÉLISABETH.

Je souffre tout par elle:
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr;
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer..... Mais Cécile s'avance.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE, TILNEY.

CÉCILE.

On ne pouvoit user de plus de diligence,
Madame : on a du comte examiné le seing;
Les écrits sont de lui, nous connoissons sa main.
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'Etat,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ÉLISABETH, *à la Duchesse.*

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuse;
Dans un projet coupable il le fait affermi:
Mais j'en connois la cause, il est son ennemi.

CÉCILE.

Moi, son ennemi?

LA DUCHESSE.

Vous.

CÉCILE.

Oui, je le suis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs maîtres;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le comte cependant n'a pas si peu de gloire
Que vous dussiez si tôt en perdre la mémoire :
L'Etat, pour qui cent fois on vit armer son bras,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidèle,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

Si le comte périt, quoi que l'envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime....

ÉLISABETH.

Hé bien, on le verra.
(*A Cécile.*)
Assemblez le conseil ; il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Au ! que voulez-vous faire,
Madame ? en croirez-vous toute votre colère ?
Le comte....

ÉLISABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée, il se va rendre ici.

L'amour que j'eus pour lui le fait son premier juge ;
Il peut y rencontrer un assuré refuge :
Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir....

SCÈNE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

Le comte est là, Madame.

ÉLISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame !
C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
Le péril le regarde, et je crains plus que lui.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Comte, j'ai tout appris, et je vous parle instruite
De l'abîme où vous jette une aveugle conduite :
J'en sais l'égarement, et par quels intérêts
Vous avez jusqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma première estime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincère :

S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance,
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE D'ESSEX.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connois ce que doit un sujet à sa reine,
Et sais trop que le trône où le ciel vous fait seoir
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir :
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, et je vous l'abandonne;
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours.
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure :
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'Etat tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ÉLISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services
Donne de la vertu d'assez foibles indices;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain....

LE COMTE D'ESSEX.

Madame, je le voi,
Des traîtres, des méchans accoutumés au crime,
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime;

Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain pour garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'est au trône, où peut-être on m'eût laissé monter
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce degré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ÉLISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais, dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner :
Pourquoi vouloir ma perte? et qu'avoit fait ta reine
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
Suffolk t'avoit charmé : mais si tu peux te plaindre
Qu'apprenant cet amour j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, et par combien d'honneurs
Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, et tu l'as pu connoître :
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de princes, de rois, de héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?

Leur hymen eût, sans doute, acquis à mon empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire :
Mais, quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête si chère,
Etoit l'unique bien capable de me plaire ;
Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.
Espère, et tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire :
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci :
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière ;
Que cette Elisabeth si hautaine, si fière,
Elle à qui l'univers ne sauroit reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher,
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté se résout ;
Que sais-tu si le temps n'en viendra pas à bout ?
Que sais-tu....

LE COMTE D'ESSEX.

Non, Madame, et je puis vous le dire,
L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire ;
Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois sa gloire à ne l'empêcher pas.

ÉLISABETH.

Ah! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale :
Le trône te plairoit, mais avec ma rivale.
Quelque appât qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE D'ESSEX.

En perdant votre appui je me vois sans défense.
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence ;
Et si, pour contenter quelque ennemi secret,
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ÉLISABETH.

Va, c'en est fait ; il faut contenter ton envie.
A ton lâche destin j'abandonne ta vie,
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose achever.
Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre,
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre:
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter.
Mais si....

LE COMTE D'ESSEX.

J'accepterois un pardon! moi, Madame!

ÉLISABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame ;
Mais, s'il te fait souffrir, il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin ;
Il falloit, ne suivant que de justes maximes,
Rejeter....

LE COMTE D'ESSEX.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes ;
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le savez, Madame ; et l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix :

Tout autre, pour sa reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage.
Mon bonheur a tout fait, je le crois : mais enfin,
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin;
Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'auroit pas souffert qu'on osât....

ÉLISABETH.

Hé bien, Comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des lois
La récompense due à ces rares exploits :
Si j'ai mal reconnu vos importans services,
Vos juges n'auront pas les mêmes injustices;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle et de fidélité.

SCÈNE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, voulez-vous, en dépit de la reine,
De vos accusateurs servir l'injuste haine?
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu!
Quels juges avez-vous pour y trouver asile?
Ce sont vos ennemis, c'est Raleig, c'est Cécile;
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE D'ESSEX.

Quoi! sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie?

S'il

S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'Etat :
Vous savez là-dessus quelle est mon innocence;
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne sauroit m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte;
Et tout méchans qu'ils sont, s'ils résolvent ma perte,
Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire
Me faisoit craindre seule un arrêt trop sévère,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi :
Mais des témoins ouïs sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez....

LE COMTE D'ESSEX.

La faute n'est pas grande;
Et pourvu que nos feux, à la reine cachés,
Laissent à mes jours seuls mes malheurs attachés....

LA DUCHESSE.

Quoi! vous craignez l'éclat de nos flammes secrètes?
Ce péril vous étonne? et c'est vous qui le faites!
La reine, qui se rend sans rien examiner,
Si vous y consentez, vous veut tout pardonner.
C'est vous qui, refusant....

LE COMTE D'ESSEX.

N'en parlons plus, Madame :
Qui reçoit un pardon souffre un soupçon infâme;

Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux;
Mais, si je n'obtiens rien, songez que votre vie,
Depuis long-temps en butte aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.
C'est vous en dire trop. Adieu, Comte.

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! Madame,
Après que vous avez désespéré ma flamme,
Par quel soin de mes jours.... Quoi! me quitter ainsi!

SCÈNE VIII.

LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, SUITE.

CROMMER.

C'est avec déplaisir que je parois ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire....

LE COMTE D'ESSEX.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge....

LE COMTE D'ESSEX.

Eh bien, de quoi? parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, et de vous arrêter.

LE COMTE D'ESSEX.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE D'ESSEX.

Mon épée? Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE D'ESSEX, *lui donnant son épée.*

Prenez.
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons : quelque douleur que j'en puisse sentir,
La reine veut se perdre, il faut y consentir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLISABETH, CÉCILE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le comte est condamné?

CÉCILE.

C'est à regret, Madame,
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infâme :
Ses juges l'en ont plaint; mais tous l'ont à la fois
Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affoiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il se pouvoit, de le favoriser,
J'ai de son jugement voulu me récuser.
La loi le défendoit; et c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le conseil suprême,
Qui, confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'Etat.

ÉLISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

CÉCILE.

Le coup pour vous, Madame, alloit être funeste :
Du comte de Tyron, de l'Irlandois suivi,
Il en vouloit au trône, et vous l'auroit ravi.

ÉLISABETH.

Ah! je l'ai trop connu, lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace :
A m'ôter la couronne il croyoit l'engager.
Quelle excuse a ce crime? et par où s'en purger?
Qu'a-t-il répondu?

CÉCILE.

Lui? qu'il n'avoit rien à dire;
Que, pour toute défense, il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser;
Et que sur ces témoins on pouvoit prononcer.

ÉLISABETH.

Que d'orgueil! Quoi! tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre?
Soumis à ma vengeance, il brave mon pouvoir?
Il ose....

CÉCILE.

Sa fierté ne se peut concevoir;
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses juges étoient coupables de son crime,
Et qu'ils craignoient de lui, dans ce pas hasardeux,
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ÉLISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse.
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse :
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CÉCILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grâce.

Que ne m'a-t-il point dit! J'en rougis, et me tais.

ÉLISABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, sans peine, il l'auroit obtenue,
J'étois encor pour lui de bonté prévenue;
Je voyois à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras, lent à punir, suspendoit la tempête;
Il me pousse à l'éclat, il paîra de sa tête.
Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher sa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort;
Il s'en est fait aimer : prévenez ses alarmes;
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes;
N'oubliez rien. Allez.

CÉCILE.

Vous connoissez ma foi.
Je réponds des mutins, reposez-vous sur moi.

SCÈNE II.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Enfin, perfide, enfin ta perte est résolue;
C'en est fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignois les effets;
Plus de grâce, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportoit une indigne victoire,
Je l'étouffe; il est temps d'avoir soin de ma gloire;
Il est temps que mon cœur, justement irrité,
Instruise l'univers de toute ma fierté.

Quoi ! de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice ;
J'en saurai le coup près d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée ; et je le souffrirai !
Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire il faut paroître reine,
Et reprendre l'orgueil que j'osois oublier
Pour permettre à l'amour de te justifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,
Vous avez consenti qu'on ait jugé le Comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas,
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ÉLISABETH.

Il ne mourra pas, lui ? Non, crois-moi, tu t'abuses :
Tu sais son attentat ; est-ce que tu l'excuses,
Et que, de son arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité ?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare,
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir ?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste, ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie :
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colère en vain vous le déguise :
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise :
Et le sanglant éclat qui suivroit ce courroux
Vengeroit vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ÉLISABETH.

Ah ! cruelle ! pourquoi fais-tu trembler ma haine ?
Est-ce une passion indigne d'une reine ?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner ?
Que me sert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur, au dedans tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré ?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire ;
J'ai triomphé partout ; tout parle de ma gloire :
Et d'un sujet ingrat ma pressante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté !
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te résous-tu, princesse infortunée ?
Laisseras-tu périr, sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire, et l'appui de tes jours ?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez !

ÉLISABETH.

Oui, je pleure,
Et sens bien que s'il meurt il faudra que je meure.
O vous ! rois que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.
Une reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes !
Encor s'il étoit sûr que ces pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus ;
Que le lâche, pressé du vif remords que donne....
Qu'en penses-tu ? dis-moi. Le plus hardi s'étonne ;

L'image de la mort dont l'appareil est prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence;
Que, sûr que mes bontés passent ses attentats....

TILNEY.

Il doit y recourir; mais s'il ne le fait pas?
Le comte est fier, Madame.

ÉLISABETH.

Ah! tu me désespères.
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'État par ma chute en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublirai le passé:
Mais quand tout attachée à retenir la foudre
Je frémis de le perdre, et tremble à m'y résoudre,
Si, me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser?
Sauvons-le malgré lui. Parle, et fais qu'il te croie;
Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie;
Et, ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi:
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus foible remords sa grâce est toute prête;
Et si, pour l'ébranler, il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin;
Laisse, laisse ma gloire, et dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même:
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage.
Enfin, si pour ta reine un vrai zèle t'engage,

Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
Obtiens qu'il se pardonne et l'arrache à la mort:
L'empêchant de périr, tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.
Ne perds point de temps, cours, et me laisse écouter
Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, SALSBURY.

SALSBURY.

MADAME, pardonnez à ma douleur extrême
Si, paroissant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, saisi d'effroi pour vous, pour vos États,
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
Vous le paroîtra-t-il quand vous daignerez voir
Par un funeste coup quelle tête il fait choir?
C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a consacré la gloire,
Dont partout le destin fut si noble et si beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infâme bourreau.
Après qu'à sa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a servi de théâtre,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé
Montre à tous de quel prix il est récompensé?
Quand je viens vous marquer son mérite et sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène,
C'est l'État désolé, c'est votre cour en pleurs,
Qui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.

Je sais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence;
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence:
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de sa mort se rendent les complices:
Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zèle,
J'aime à vous voir ami généreux et fidèle,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt:
Je sens ainsi que vous une douleur extrême;
Mais je dois à l'État encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait:
Prête à tout oublier s'il m'avouoit son crime,
On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime;
Ma honte n'a servi qu'à redoubler l'orgueil
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage:
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite, sans doute, une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa reine:
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,

Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie;
Mais, pour être trop fier, vous a-t-il moins servie?
Vous a-t-il moins montré dans cent et cent combats,
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras?
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire,
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui:
Songez que, si jamais il vous fut nécessaire,
Ce qu'il a déjà fait, il peut encor le faire;
Et que nos ennemis, tremblans, désespérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdez.

ÉLISABETH.

Je le perds à regret: mais enfin je suis reine;
Il est sujet, coupable, et digne de sa peine.
L'arrêt est prononcé, Comte; et tout l'univers
Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.
Quand sa seule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'auroit fait souhaiter qu'il m'eût demandé grâce,
Si par là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir?
Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire
A d'impuissans éclats réduise ma colère,
Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que je connus son crime, et n'osai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte et de ligues secrètes;
Mais, Madame, on se sert de lettres contrefaites.
Les témoins par Cécile ouïs, examinés,
Sont témoins que peut-être on aura subornés.

Le Comte les récuse; et quand je les soupçonne....

ÉLISABETH.

Le Comte est condamné; si son arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affoiblir quelque chose à tenter,
Qu'il rentre en son devoir, on pourra l'écouter.
Allez. Mon juste orgueil, que son audace irrite,
Peut faire grâce encor; faites qu'il la mérite.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Venez, venez, Duchesse, et plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis,
Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable
Lui-même contre moi ne soit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur et si noble et si grand,
Ne le devois-tu pas former indifférent ?
Falloit-il qu'un ingrat, aussi fier que sa reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine?
Ou si tu résolvois de m'en laisser trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
Si ce funeste arrêt n'ébranle point le Comte,
Je ne puis éviter ou ma perte ou ma honte:
Je péris par sa mort; et, le voulant sauver,
Le lâche impunément aura su me braver.
Que je suis malheureuse!

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre
Quand on hait la rigueur et qu'on s'y voit contraindre:

Mais si le Comte osoit, tout condamné qu'il est,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourroit....

ÉLISABETH.

Non, je veux qu'il fléchisse
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède.

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas;
Que, voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts....

ÉLISABETH.

Ah! j'en sais un moyen infaillible.
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;
C'est le plus grand des maux; peut-être j'en mourrai:
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés!
O mon cœur! est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand: mais je connois le Comte;
Il voudra....

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte;
Je le sais: mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolk; c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;

Et l'ingrat, qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolk vainement alarmée,
Vous la punîtes trop; il ne l'a point aimée:
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas
Qui surprirent son cœur que je n'attaquois pas.
Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre,
Confuse de ses vœux j'eus beau lui résister;
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter:
Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame,
Que le temps vous rendroit favorable à sa flamme;
Et quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût sans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna cet amour téméraire;
Mais si mon intérêt le força de se taire,
Son cœur, dont la contrainte irritoit les désirs,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.
Par moi qui l'usurpai vous en fûtes bannie;
Je vous nuisis, Madame, et je m'en suis punie:
Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner.
Éloigné de la cour, il sut cette nouvelle:
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait suivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival;
Il venoit l'empêcher, et c'est ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache.

On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant :
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin, Madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
Qui m'arrachant à lui vous a rendu justice;
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous
Contre un si cher coupable un peu moins de courroux.

ÉLISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave; et, contraire à moi-même
Je vous assurerois, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée et de me voir souffrir!
Non, il faut qu'il périsse, et que je sois vengée;
Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée :
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit;
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire;
Et la raison d'Etat, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel! vous pourriez vous immoler sa vie!
Je ne me repens point de vous avoir servie;

Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à sa reine, et rejeter sa foi?
Tout parloit, m'assuroit de son amour extrême;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même?

ÉLISABETH.

Moins que vous; pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se seroit conservé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen. Mais enfin je ne suis point aimée;
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout;
Et dans ce désespoir, qui peut tout ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paroître un cœur plus magnanime.
Ma sévère vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confesse; et, quoique je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin
Que de ne souffrir pas, dans cette ardeur fatale,
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah! que de la vertu les charmes sont puissans!
Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt, vous craignez, et je tremble.
Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer.
Un prix bien inégal vous en paîra la peine;
Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine:

Mais n'importe, il vivra, son crime est pardonné;
Je m'oppose à sa mort. Mais l'arrêt est donné,
L'Angleterre le sait; la terre toute entière
D'une juste surprise en fera la matière.
Ma gloire, dont toujours il s'est rendu l'appui,
Veut qu'il demande grâce, obtenez-le de lui.
Vous avez sur son cœur une entière puissance.
Allez; pour le soumettre usez de violence.
Sauvez-le, sauvez-moi : dans le trouble où je suis,
M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE D'ESSEX.

Je dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amène;
Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglans
Dans son triste appareil approcher à pas lens.....

LE COMTE D'ESSEX.

Je ne le cèle point, je croyois que la reine
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le palais sans peur d'être arrêté,
J'en faisois pour ma vie un lieu de sûreté.
Non qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
Je voie avec regret qu'on l'ose satisfaire;
Mais, pour verser ce sang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire,
Elle veut l'oublier, j'ai regret à sa gloire;

J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le ciel m'en est témoin, jamais sujet fidèle
N'eut pour sa souveraine un cœur si plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent et cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fièrement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable :
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable;
Et toute autre, oubliant un si léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la reine;
Mais daignez l'adoucir, et sa colère est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous, qui donnez votre arrêt.
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime :
Que le crime soit faux, il est connu pour crime;
Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras,
Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous.....

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
Pour garantir son nom d'une tache trop noire,
Il est d'autres moyens où l'équité consent
Que de se relâcher à perdre un innocent.
On ose m'accuser : que sa colère accable
Des témoins subornés qui me rendent coupable.

Cécile les entend, et les a suscités;
Raleig leur a fourni toutes leurs faussetés.
Que Raleig, que Cécile, et ceux qui leur ressemblent,
Ces infâmes sous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil sang leur infidélité :
Alors, en répandant ce sang vraiment coupable,
La reine aura fait rendre un arrêt équitable :
Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
Affermissant sa gloire aura sauvé l'Etat.
Mais sur moi, qui maintiens la grandeur souveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine!
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits.....
Non, la postérité ne le croira jamais :
Jamais on ne pourra se mettre en la pensée
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler.....
Mais la reine le voit, et le voit sans trembler :
Le péril de l'Etat n'a rien qui l'inquiète.
Je dois être content, puisqu'elle est satisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte sa gloire et ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! Elle s'en désespère,
Blâme votre rigueur, condamne sa colère.
Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant?

LE COMTE D'ESSEX.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude,
Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude :

Je n'ai pas, on le sait, mérité mes malheurs ;
Mais le temps adoucit les plus vives douleurs.
De ses tristes remords si ma perte est suivie,
Elle souffriroit plus à me laisser la vie.
Foible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect,
Je ne pourrois pour elle avoir que du respect;
Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître,
Si je suis criminel, je voudrois toujours l'être :
Et, sans doute, il est mieux qu'en me privant du jour
Sa haine, quoiqu'injuste, éteigne son amour.

TILNEY.

Quoi ! je n'obtiendrai rien?

LE COMTE D'ESSEX.

Tu redoubles ma peine.
C'est assez.

TILNEY.

Mais enfin que dirai-je à la reine?

LE COMTE D'ESSEX.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt;
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et qu'innocent d'ailleurs je tiens cette mort chère
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver : mais, encore une fois,
Par ce que vous devez.....

LE COMTE D'ESSEX.

Je sais ce que je dois.
Adieu. Puisque ma gloire à ton zèle s'oppose,
De mes derniers momens souffre que je dispose;
Il m'en reste assez peu pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans témoins.

SCÈNE II.

LE COMTE D'ESSEX.

O FORTUNE! ô grandeur! dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit!
Un long temps les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, et, pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter;
Cependant aujourd'hui (se peut-il qu'on le croie?)
C'est sur un échafaud que la reine m'envoie!
C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

SCÈNE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier comte d'Essex, dont la haute fortune
Attiroit de flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoissez-vous?
Des lâches, des méchans victime infortunée,
J'ai bien en un moment changé de destinée!
Tout passe: et qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout passe,
Rien ne change pour vous si vous vous faites grâce.

Je viens de voir la reine; et ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit;
Votre seule fierté, qu'elle voudroit abattre,
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous: un mot qui marque un cœur soumis
Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE D'ESSEX.

Quoi! quand leur imposture indignement m'accable,
Pour les justifier je me rendrai coupable?
Et par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence.
C'est votre reine; et quand, pour fléchir son courroux,
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous?

LE COMTE D'ESSEX.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même;
Toujours inébranlable, et dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah ciel! pouvez-vous croire
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut....

LE COMTE D'ESSEX.

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud;
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle est, lorsque je meurs, pour une reine ingrate,
Qui, voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un sujet tel que moi.

Mais

Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grâce, et j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me serviroit cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune?
Pour la seule duchesse il m'auroit été doux
De passer.... Mais, hélas! un autre est son époux,
Un autre dont l'amour, moins tendre, moins fidèle....
Mais elle doit savoir mon malheur : qu'en dit-elle?
Me flatté-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié?
Privé de son amour pour moi si plein de charmes,
Je voudrois bien du moins avoir part à ses larmes.
Cette austère vertu qui soutient son devoir
Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir :
Cependant, contre moi quoi qu'elle ose entreprendre,
Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre;
Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

SALSBURY.

Quoi! ce parfait amour, cette pure tendresse
Qui vous fit si long-temps vivre pour la duchesse,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souffrir,
Ne vous arrache point ce dessein de mourir!
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel sacrifice.....

LE COMTE D'ESSEX.

Elle m'aima, sans doute;
Et sans la reine, hélas! j'ai lieu de présumer
Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.

Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidèle
Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle;
Et peut-être mes soins, ma constance, ma foi,
Méritoient les soupirs qu'elle a perdus pour moi.
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre :
Le ciel y met obstacle, elle vit pour un autre ;
Un autre a tout le bien que je dus acquérir;
L'hymen le rend heureux; c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! si pour satisfaire à cette injuste envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-là : mais au moins que ce soit en héros :
Allez de votre sang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle;
Cherchez, suivez la gloire, et périssez pour elle.
C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE D'ESSEX.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irois seul défier la mort que je souhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer sans effroi,
Je suis si malheureux qu'elle fuiroit de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède?
Pourquoi, lâche et timide, arrêtant le courroux....

SCÈNE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, SUITE DE LA DUCHESSE.

SALSBURY.

Venez, venez, Madame, on a besoin de vous.

Le comte veut périr; raison, justice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre son désespoir si vous vous déclarez,
Il cèdera sans doute, et vous triompherez.
Désarmez sa fierté, la victoire est facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres secours.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, SUITE DE LA DUCHESSE.

LE COMTE D'ESSEX.

Quelle gloire, Madame! et combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des restes de ma vie,
Puisqu'avant que je meure on me souffre en ce lieu
La douceur de vous voir, et de vous dire adieu!
Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre,
Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait seul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être,
Trop content si ma mort vous fait assez connoître
Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit en se donnant si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connoîtrai mieux quand, tout à votre gloire,
Dérobant votre tête à vos persécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infâmes flatteurs.

C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite
Que, tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'ose vous demander, dans un si juste effroi,
Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, et pour jamais finie!
J'en faisois vanité; le ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE D'ESSEX.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse
En vous les consacrant vous rendit la maîtresse:
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais, dans une disgrâce en mille maux fertile,
Qu'ai-je à faire d'un bien qui vous est inutile?
Qu'ai-je à faire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous?
Je l'aimois pour vous seule; et votre hymen funeste
Pour prolonger ma vie en a détruit le reste.
Ah! Madame, quel coup! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fière;
Vous m'avez à la mort condamné la première;
En refusant ma grâce, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel! est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me sois attachée?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir.
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?

Il chancelle, et je sens qu'en ses rudes alarmes
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs, que peut-être en ce funeste jour
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte,
Enfin, par ces sermens tant de fois répétés
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la reine vous fait grâce;
Sa bonté, qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut....

LE COMTE D'ESSEX.

Ah! qui vous perd n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si, n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grâce.
Mais vivre, et voir sans cesse un rival odieux....
Ah! Madame, à ce nom je deviens furieux:
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie! Ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous;

Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE D'ESSEX.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir;
Vous m'estimeriez moins, si j'osois obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable;
Mais je meurs innocent, et je vivrois coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux
Le triste accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendresses,
A l'heureux.... Mais pourquoi ces indignes foiblesses?
Voyons, voyons, Madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi:
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie:
Tout le temps qu'à mes jours il avoit destiné,
C'est vous et mon pays à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi:
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour, peut-être, un jour il connoîtra sa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir....

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, GARDES, SUITE DE LA DUCHESSE.

LE COMTE D'ESSEX.

Mais, Madame, il est temps que je songe à mourir;

On s'avance, et je vois sur ces tristes visages
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, Madame : il faut
Pour contenter la reine, aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud! Ah ciel! quoi! pour toucher votre ame
La pitié..... Soutiens-moi.....

LE COMTE D'ESSEX.

Vous me plaignez, Madame :
Veuille le juste ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler et de gloire et de prospérités,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie!
(*Aux gardes.*) (*A une suivante de la duchesse.*)
Avancez, je vous suis. Prenez soin de ses jours;
L'état où je la laisse a besoin de secours.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ELISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

L'APPROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide !
Prêt à sentir le coup il demeure intrépide !
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui !
Ciel !..... Mais, en lui parlant as-tu bien su lui peindre
Et tout ce que je puis, et tout ce qu'il doit craindre ?
Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent ?
Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que, si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr que de trahir sa gloire.

ÉLISABETH.

Aux dépens de la mienne, il veut, le lâche, il veut
Montrer que sur sa reine il connoît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie,
Il sait que mon amour prendra soin de sa vie.
Pour vaincre son orgueil prompte à tout employer,
Jusque sur l'échafaud je voulois l'envoyer,
Pour dernière espérance essayer ce remède :
Mais la honte est trop forte ; il vaut mieux que je cède,

Que sur moi, sur ma gloire, un changement si prompt
D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.
Cependant, quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conserver? pour la duchesse? Il l'aime.

TILNEY.

La duchesse?

ÉLISABETH.

Oui, Suffolk fut un nom emprunté
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La duchesse l'aima, mais sans m'être infidèle;
Son hymen l'a fait voir : je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que, courant au palais,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime;
Et l'Irlandois par lui, dit-on, favorisé
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.
Il a des ennemis, l'imposture a ses ruses;
Et quelquefois l'envie... Ah! foible, tu l'excuses!
Quand aucun attentat n'auroit noirci sa foi,
Qu'il seroit innocent, peut-il l'être pour toi?
N'est-il pas, n'est-il pas ce sujet téméraire
Qui, faisant son malheur d'avoir trop su te plaire,
S'obstine à préférer une honteuse fin
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son destin?
C'en est trop; puisqu'il aime à périr, qu'il périsse.

SCÈNE II.

ÉLISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah! grâce pour le Comte! on le mène au supplice.

ÉLISABETH.

Au supplice ?

LA DUCHESSE.

Oui, Madame ; et je crains bien, hélas !
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ÉLISABETH, *à Tilney.*

Qu'on l'empêche : cours, vole, et fais qu'on le ramène.
Je veux, je veux qu'il vive.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Enfin, superbe reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder !
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder !
Il vivra, sans qu'il doive à la moindre prière
Ces jours qu'il n'emploîra qu'à te rendre moins fière,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour qu'il brave impunément !
Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguste :
Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste.
Cessez de soupirer, Duchesse, je me rends.
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garans.
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah ! que je crains, Madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
Une secrète horreur me le fait pressentir.
J'étois dans la prison, d'où je l'ai vu sortir ;

La douleur, qui des sens m'avoit ôté l'usage,
M'a du temps près de vous fait perdre l'avantage;
Et ce qui doit surtout augmenter mon souci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me suis montrée,
Il a presque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'étoit là qu'afin de détourner
Des avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le Comte, et prête au parti qui l'accable
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise; et telle est de mon sort....

ÉLISABETH.

Ah! si ses ennemis avoient hâté sa mort,
Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte
Qui me pût....

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE.

ÉLISABETH.

Approchez : qu'avez-vous fait du Comte?
On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

CÉCILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainsi qu'à vos Etats;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ÉLISABETH.

Ah! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de son cruel arrêt.
Quoi! l'on sait que, tremblante à souffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne;

C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter ;
Et sans que je le signe, on l'ose exécuter!
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête:
S'il arrive trop tard, on paîra de sa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'Etat,
D'autre sang, mais plus vil, expîra l'attentat.

CÉCILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amère ;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit nécessaire.

ÉLISABETH.

Qu'elle étoit nécessaire ! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre:
Le Comte par sa mort vous laisse tout à craindre;
Tremblez pour votre sang, si l'on répand le sien.

CÉCILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame ; et quand le temps vous aura fait connoître
Qu'en punissant le Comte on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidèle...

ÉLISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui, t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise.
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise :
Tu m'en feras raison.

CÉCILE.

Ces violens éclats...

ÉLISABETH.

Va, sors de ma présence, et ne réplique pas.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Duchesse, on m'a trompée; et mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt si tôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du Comte;
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.
Durs mais trop vains remords! pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, et croyez votre haine;
Condamnez, détestez ma barbare rigueur;
Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur;
Et mes jaloux transports, favorisant l'envie,
Peut-être encore, hélas! vous coûteront sa vie.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Quoi! déjà de retour! As-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? est-il exécuté?

TILNEY.

Madame....

ÉLISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'est-ce donc? qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLISABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs.
Ma flamme t'est connue, et tu verses des pleurs!
Auroit-on, quand l'amour veut que le Comte obtienne
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile transport!
C'en sera fait, sans doute!

TILNEY.

Oui, Madame.

ÉLISABETH.

Il est mort!
Et tu l'as pu souffrir?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,
J'ai couru; mais partout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, Madame, ont tout précipité:
Déjà ce triste arrêt étoit exécuté;
Et sa perte, si dure à votre ame affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ÉLISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout!
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaignez-vous, éclatez: ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je désire.

LA DUCHESSE.

Je cède à la douleur, je ne puis le céler;
Mais mon cruel devoir me défend de parler;
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes
Qu'en vain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous, et pour vous.

SCÈNE VII.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le Comte ne vit plus! O reine, injuste reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran, par le sang affermi....

SCÈNE VIII.

ÉLISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien, c'en est donc fait! vous n'avez plus d'ami

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand....

ÉLISABETH.

Je le sais, et le sais à ma honte.
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.

Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il falloit tout oser; vous m'eusssiez bien servie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de sûreté?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue;
Vous l'avez laissé faire, et vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas! qui l'eût pensé?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grâce,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez
Quand mille cris confus nous sont un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussitôt vers vous de tous côtés.

ÉLISABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, et cours vers lui d'un pas précipité.
Au pied de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse; et sans que rien l'étonne,
« Quoiqu'à tort, me dit-il, la reine me soupçonne,
Voyez-la de ma part, et lui faites savoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'est point par fierté que j'ai refusé grâce.

Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort ce sont eux que je fuis;
Et s'il m'en peut rester quand je l'aurai soufferte,
C'est de voir que, déjà triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver... »
On ne lui donne pas le loisir d'achever :
On veut sur l'échafaud qu'il paroisse. Il y monte;
Comme il se dit sans crime, il y paroît sans honte;
Et, saluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère
Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux, déjà le fer s'apprête;
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée...

ÉLISABETH.

Ah! ne dites plus rien :
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
Fière de tant d'honneurs, c'est par lui que je règne;
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne;
Par lui, par sa valeur, ou tremblans, ou défaits,
Les plus grands potentats m'ont demandé la paix:
Et j'ai pu me résoudre... Ah! remords inutile!
Il meurt, et par toi seule, ô reine trop facile!
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,
De son sang pour l'Etat répandu tant de fois,
Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
Dût sur un échafaud faire verser le reste?

Sur un échafaud, ciel! quelle horreur! quel revers!
Allons, Comte; et du moins aux yeux de l'univers
Faisons que d'un infâme et rigoureux supplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
Si le ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
Vous n'aurez pas long-temps à me la reprocher.

FIN DU COMTE D'ESSEX.

LE

FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1677.

AVIS.

Cette pièce, dont les comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations, est la même que M. de Molière fit jouer en prose peu de temps avant sa mort. Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui avoient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste, à l'exception des scènes du troisième et du cinquième actes, où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scènes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre auteur sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée.

PERSONNAGES.

DON LOUIS, père de don Juan.
DON JUAN.
ELVIRE, ayant épousé don Juan.
DON CARLOS, frère d'Elvire.
ALONSE, ami de don Carlos.
THÉRÈSE, tante de Léonor.
LÉONOR, demoiselle de campagne.
PASCALE, nourrice de Léonor.
CHARLOTTE, paysanne accordée à Pierrot.
MATHURINE, autre paysanne.
PIERROT, paysan.
M. DIMANCHE, marchand.
LA RAMÉE, valet-de-chambre de don Juan.
GUSMAN, domestique d'Elvire.
SGANARELLE, valet de don Juan.
LA VIOLETTE, laquais de don Juan.
LA STATUE du Commandeur.

LE

FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *prenant du tabac, et en offrant à Gusman.*

Quoi qu'en dise Aristote, et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
Et par les fainéans, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire, on prend la tabatière;
Soudain à gauche, à droit, par devant, par derrière,
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part sont les très-bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,
C'est dans la médecine un remède nouveau :
Il purge, réjouit, conforte le cerveau;

De toute noire humeur promptement le délivre;
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus chères amours!...
Mais reprenons un peu notre premier discours.
Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire ta maîtresse,
Pour don Juan mon maître a pris tant de tendresse
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne et courir après lui.
Le soin de le chercher est obligeant, sans doute;
C'est aimer fortement: mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

GUSMAN.

Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvais augure?
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur
Qui d'un départ si prompt...

SGANARELLE.

Je n'en sais point les causes.
Mais, Gusman, à peu près je vois le train des choses;
Et sans que don Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Quoi! ton maître feroit cette tache à sa gloire?
Il trahiroit Elvire, et d'un crime si bas....

SGANARELLE.

Il est trop jeune encore; il n'oseroit!

GUSMAN.

Hélas!

Ni

Ni d'un si lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de sa qualité...

SGANARELLE.

La raison en est belle !
Sa qualité ! C'est là ce qui l'arrêteroit !

GUSMAN.

Tant de vœux...

SGANARELLE.

Rien pour lui n'est trop chaud ni trop froid.
Vœux, sermens, sans scrupule il met tout en usage.

GUSMAN.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage ?
Croit-il le pouvoir rompre ?

SGANARELLE.

Eh ! mon pauvre Gusman,
Tu ne sais pas encor quel homme est don Juan.

GUSMAN.

S'il est ce que tu dis, le moyen de connoître
De tous les scélérats le plus grand, le plus traître ?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens,
Tant de transports d'amour, d'ardeur, d'empressemens,
De protestations des plus passionnées,
De larmes, de soupirs, d'assurances données,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent,
A venir l'épouser ; et tout cela, du vent ?

SGANARELLE.

Il s'embarrasse peu de pareilles affaires,
Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires ;
Et si tu connoissois le pélerin, crois-moi,
Tu ferois peu de fond sur le don de sa foi.

Ce n'est pas que je sache avec plus d'assurance
Que déjà pour Elvire il soit ce que je pense ;
Pour un dessein secret en ces lieux appelé,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé.
Mais, par précaution, je puis ici te dire
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire ;
Que c'est un endurci dans la fange plongé,
Un chien, un hérétique, un turc, un enragé ;
Qui n'a ni foi ni loi ; que tout ce qui le tente...

GUSMAN.

Quoi ! le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante ?

SGANARELLE.

Bon ! parlez-lui du ciel, il répond d'un souris ;
Parlez-lui de l'enfer, il met le diable au pis ;
Et, parce qu'il est jeune, il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage.
Remontrance, reproche, autant de temps perdu.
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu ;
Et, ne refusant rien à madame Nature,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Épicure.
Ainsi ne me dis point sur sa légèreté
Qu'Elvire par l'hymen se trouve en sûreté.
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme,
Pour en venir à bout, et contenter sa flamme,
Avec elle, au besoin, par ce même contrat,
Il auroit épousé toi, son chien et son chat.
C'est un piége qu'il tend partout à chaque belle :
Paysanne, bourgeoise, et dame et demoiselle,
Tout le charme ; et d'abord, pour leur donner leçon,
Un mariage fait lui semble une chanson.

Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flammes;
Et si je te disois combien il a de femmes,
Tu serois convaincu que ce n'est pas en vain
Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.

GUSMAN.

Quel abominable homme!

SGANARELLE.

Et plus qu'abominable.
Il se moque de tout, ne craint ni dieu, ni diable;
Et je ne doute point, comme il est sans retour,
Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
Il le mérite bien; et s'il te faut tout dire,
Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
J'en ai vu tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

GUSMAN.

Que ne le quittes-tu?

SGANARELLE.

Le quitter! comment faire?
Un grand seigneur méchant est une étrange affaire.
Vois-tu, si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
Jusque dans l'enfer même il viendroit me chercher.
La crainte me retient; et, ce qui me désole,
C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
Louer ce qu'on déteste, et, de peur du bâton,
Approuver ce qu'il fait, et chanter sur son ton.
Je crois dans ce palais le voir qui se promène:
C'est lui. Prends garde, au moins....

GUSMAN.

Ne t'en mets point en peine.

SGANARELLE.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement,
C'est à toi là-dessus de te taire; autrement....

GUSMAN, *s'en allant.*

Ne crains rien.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Avec qui parlois-tu? pourroit-ce être
Le bon homme Gusman? j'ai cru le reconnoître.

SGANARELLE.

Vous avez fort bien cru; c'étoit lui-même.

DON JUAN.

Il vient
Demander quelle affaire en ces lieux nous retient?

SGANARELLE.

Il est un peu surpris de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu si tôt abandonner Elvire.

DON JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt?

SGANARELLE.

Moi?
Rien du tout; ce n'est point mon affaire.

DON JUAN.

Mais toi,
Qu'en penses-tu?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

DON JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

DON JUAN.

Ma foi! tu crois juste; et mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Et mon dieu! j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût; brune ou blonde, n'importe.

DON JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE.

Èh! Monsieur....

DON JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Sans doute, il est aisé de voir
Que vous avez raison, si vous voulez l'avoir;
Mais si, comme on n'est pas bon juge dans sa cause,
Vous ne le vouliez pas, ce seroit autre chose.

DON JUAN.

Hé bien, je te permets de parler librement.

SGANARELLE.

En ce cas, je vous dis très-sérieusement
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle
Vous fassiez vanité partout d'être infidèle.

DON JUAN.

Quoi! si d'un bel objet je suis d'abord touché,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché;

Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde!
Le rare et doux plaisir qui se trouve en aimant,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse!
Va, crois-moi, la constance étoit bonne jadis,
Où les leçons d'aimer venoient des Amadis;
Mais à présent on suit des lois plus naturelles;
On aime sans façon tout ce qu'on voit de belles;
Et l'amour qu'en nos cœurs la première a produit,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi, qui ne saurois faire l'inexorable,
Je me donne partout où je trouve l'aimable;
Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidèle,
J'ai des yeux pour une autre aussi bien que pour elle;
Et dès qu'un beau visage a demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cède à la douce contrainte
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups;
Et si j'en avois cent, je les donnerois tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral.

DON JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes!
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement:

Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages;
A désarmer sa crainte; à voir, de jour en jour,
Par cent petits progrès avancer notre amour;
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos désirs une ame chancelante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu, la passion expire :
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire;
A l'amour satisfait tout son charme est ôté;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau, par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin, j'aime en amour les exploits différens;
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans,
Qui, sans cesse courant de victoire en victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes désirs le vol précipité,
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté :
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre;
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

Comme vous débitez! Ma foi, je vous admire!
Votre langue....

DON JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire?

SGANARELLE.

A vous dire, moi? J'ai.... Mais, que dirois-je? Rien;
Car, quoi que vous disiez, vous le tournez si bien,

Que sans avoir raison, il semble, à vous entendre,
Qu'on soit, quand vous parlez, obligé de se rendre.
J'avois, pour disputer, des raisons dans l'esprit....
Je veux une autre fois les mettre par écrit :
Avec vous, sans cela, je n'aurois qu'à me taire;
Vous me brouilleriez tout.

DON JUAN.

Tu ne saurois mieux faire.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, par hasard, me seroit-il permis
De vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine?

DON JUAN.

Le fat! Et quelle vie est-ce donc que je mène?

SGANARELLE.

Fort bonne assurément; mais enfin... quelquefois...
Par exemple, vous voir marier tous les mois!

DON JUAN.

Est-il rien de plus doux, rien qui soit plus capable....

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois cela fort agréable;
Et c'est, si sans péché j'en avois le pouvoir,
Un divertissement que je voudrois avoir;
Mais sans aucun respect pour les plus saints mystères....

DON JUAN.

Ne t'embarrasse point, ce sont là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel; et jamais libertin
N'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

DON JUAN.

Je hais la remontrance; et quand on s'y hasarde....

SGANARELLE.

Oh! ce n'est pas à vous que j'en fais; Dieu m'en garde!
J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons :
Si vous vous égarez, vous avez vos raisons;
Et quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire,
Du moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.
Bon cela : mais il est certains impertinens,
Adroits, de forts esprits, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules,
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois, par malheur, un tel maître : « Ame crasse,
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
Ce que l'enfer pour vous amassse de tourmens?
Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
Au ciel impunément croit déclarer la guerre!
Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit!
C'est bien à vous (je parle au maître que j'ai dit)
A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
A secouer le jour des plus louables craintes!
Pour avoir de grands biens, et de la qualité,
Une perruque blonde, être propre, ajusté,
Tout en couleur de feu, pensez-vous (prenez garde,
Ce n'est pas vous, au moins, que tout ceci regarde;
Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
Contre les vérités dont vous osez douter?

De moi, votre valet, apprenez, je vous prie,
Qu'en vain les libertins de tout font raillerie ;
Que le ciel, tôt ou tard, pour leur punition.... »

DON JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Ça, voyons : de quoi seroit-il question ?

DON JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce commandeur mort ?

DON JUAN.

Je l'ai si bien tué ! chacun le sait.

SGANARELLE.

D'accord,
On ne peut rien de mieux ; et, s'il osoit s'en plaindre,
Il auroit tort ; mais....

DON JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

DON JUAN.

Laissons là tes frayeurs, et songeons seulement
A ce qui me peut faire un destin tout charmant.
Celle qui me réduit à soupirer pour elle
Est une fiancée aimable, jeune, belle,
Et conduite en ces lieux, où j'ai suivi ses pas,
Par l'heureux à qui sont destinés tant d'appas.

Je la vis par hasard, et j'eus cet avantage
Dans le temps qu'ils songeoient à faire leur voyage.
Il faut te l'avouer ; jamais jusqu'à ce jour
Je n'ai vu deux amans se montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendresse visible,
Me frappant tout à coup, rendit le mien sensible ;
Et les voyant céder aux transports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pus souffrir sans un dépit extrême
Qu'ils s'aimassent autant que l'un et l'autre s'aime.
Ce bizarre chagrin alluma mes désirs :
Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir, plus amoureux toujours,
C'est au dernier remède, enfin, que j'ai recours :
Cet époux prétendu, dont le bonheur me blesse,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse ;
Sans t'en avoir rien dit, j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tout prêts ;
Ils auront une barque où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah Monsieur !

DON JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est là le prendre comme il faut :
Vous faites bien.

DON JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise ! il n'est rien tél que de se satisfaire.
(*A part.*)
La méchante ame !

DON JUAN.

Allons songer à cette affaire :
Voici l'heure à peu près où ceux....

SCÈNE III.

ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

DON JUAN.

Mais qu'est-ce ci?
Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici ?

SGANARELLE.

Savois-je que si tôt vous la verriez paroître?

ELVIRE.

Don Juan voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et puis-je me flatter que le soin que j'ai pris....

DON JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire, sans doute, un méchant personnage ;
Et par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, et l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.

Oui, pour vous, contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite :
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejetois la voix qui vous rendoit coupable ;
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux.
Mais un accueil si froid et si plein de surprise
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me dise ;
Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur extrême,
Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, et sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

DON JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle,
J'ai mes raisons, Madame ; et voilà Sganarelle
Qui vous dira pourquoi....

SGANARELLE.

Je le dirai? Fort bien !

DON JUAN.

Il sait....

SGANARELLE.

Moi ? s'il vous plaît, Monsieur, je ne sais rien.

ELVIRE.

Hé bien, qu'il parle; il faut souffrir tout pour vous plaire.

DON JUAN.

Allons, parle à Madame ; il ne faut point se taire.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, Monsieur.

ELVIRE, *à Sganarelle.*

Puisqu'on le veut ainsi,
Approchez, et voyons ce mystère éclairci.
Quoi! tous deux interdits! Est-ce là pour confondre....

DON JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE.

Je n'ai rien à répondre.

DON JUAN.

Veux-tu parler? te dis-je.

SGANARELLE.

Hé bien, allons tout doux.
Madame....

ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE, *à don Juan.*

Monsieur....

DON JUAN.

Redoute mon courroux.

SGANARELLE.

Madame, un autre monde, avec quelque autre chose,
Comme les conquérans, Alexandre, est la cause
Qui nous a fait en hâte, et sans vous dire adieu,
Décamper l'un et l'autre, et venir en ce lieu.
Voilà pour vous, Monsieur, tout ce que je puis faire.

ELVIRE.

Vous plaît-il, don Juan, m'éclaircir ce mystère?

DON JUAN.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser...

ELVIRE.

Ah ! que vous savez peu l'art de vous déguiser !
Pour un homme de cour, qui doit, avec étude,
De feindre, de tromper, avoir pris l'habitude,
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devrois voir.
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ;
Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime ;
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi ?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante ;
Que, si de son secret j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser ;
Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre,
Je n'ai qu'à vous quitter, et vous aller attendre ;
Que vous me rejoindrez avec l'empressement
Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant ;
Et qu'éloigné de moi l'ardeur qui vous enflamme
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame ?
Voilà par où dû moins vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

DON JUAN.

Madame, puisqu'il faut parler avec franchise,
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.
Je ne vous dirai point que mes empressemens
Vous conservent toujours les mêmes sentimens,
Et que loin de vos yeux, ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.

Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter.
Non que mon cœur encor, trop touché de vos charmes
N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame, a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'engage
Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que, pour vous épouser,
Moi-même trop long-temps j'ai voulu m'abuser;
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre en ma faveur une sainte clôture
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions, un repentir sincère
M'a fait appréhender la céleste colère:
J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé,
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé;
Et que je ne pouvois en éviter les peines
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premières chaînes.
N'en doutez point: voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, et pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez-vous, Madame,
Combattre les remords qui déchirent mon ame,
Et qu'en vous retenant j'attirasse sur nous
Du ciel toujours vengeur l'implacable courroux?

ELVIRE.

Ah! scélérat, ton cœur aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans tout ce que j'entends,
Je le connois enfin, lorsqu'il n'en est plus temps.

Mais sache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie ;
Et que ce même ciel, dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

SGANARELLE, *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, et que rien ne l'étonne ?
(*Haut.*)
Monsieur...

DON JUAN.

De fausseté je vois qu'on me soupçonne;
Mais, Madame...

ELVIRE.

Il suffit ; je t'ai trop écouté ;
En ouïr davantage est une lâcheté :
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler ;
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeur, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi,
Punira tôt ou tard ton manquement de foi ;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il ne dit mot, il rêve ; et les yeux sur les siens...
Hélas ! si le remords le pouvoit prendre !

DON JUAN.

Viens;
Il est temps d'achever l'amoureuse entreprise
Qui me livre l'objet dont mon ame est éprise.
Suis-moi.

SGANARELLE, *à part.*

Le détestable ! A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-temps, mon malheur m'asservit !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-DINSE, Piarrot, pour les tirer de peine
Tu t'es là rencontré bian à point.

PIERROT.

Oh! marguienne!
Sans nous, c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le crois bian.

PIERROT.

Vois-tu?
Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un fètu,
Tous deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'à matin.....

PIERROT.

Aga, quien, sans feintise,
Je te vas tout fin drait conter par le menu
Comme, en n'y pensant pas, le hasard est venu.
Ils aviont bian besoin d'un œil comme le nôtre,
Qui les vît de tout loin; car c'est moi, comm' s' dit l'autre,
Qui les ai le premier avisés. Tanquia don,
Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion,

Où de tarre Gros-Jean me jetoit une motte,
Tout en batifolant ; car comm' tu sais, Charlotte,
Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne charche qu'où ;
Et moi, par fouas aussi, je batifole itou.
En batifolant don, j'ai fait l'apercevance
D'un grouillement su gliau, sans voir la différence
De c' qui pouvoit grouiller : ça grouilloit à tous coups,
Et, grouillant par secousse, alloit comme envars nous.
J'étas embarrassé ; c' n'étoit point stratagème,
Et tout comm' je te vois, je voyas ça de même,
Aussi fixiblement ; et puis tout d'un coup, quien,
Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rien.
Hé, Gros-Jean, c'ai-je fait, stanpendant que je sommes
A niaiser parmi nous, je pens' que vlà de zommes
Qui nagiant tout là-bas. Bon, c' m'a-t-i fait, vrament,
T'auras de queuque chat vu le trépassement ;
T'as la veu' trouble. Oh bian, c'ai-je fait, t'as biau dire,
Je n'ai point la veu' trouble, et c' n'est point jeu pour rire.
C'est là de zommes. Point, c' m'a-t-i fait, c' n'en est pas ;
Piarrot, t'as la barlue. Oh ! j'ai c' que tu voudras,
C'ai-je fait ; mais gageons que j'nai point la barlue,
Et qu'ça qu'en voit là-bas, c'ai-je fait, qui remue,
C'est de zommes, vois-tu, qui nageons vars ici.
Gag' que non, c' m'a-t-i fait. Oh ! margué ! gag' que si.
Dix sous. Oh ! m'a-t-i fait, je le veux bian, marguienne ;
Quien, mets argent su jeu, v'là le mien. Palsanguienne,
Je n'ai fait là-dessus l'étourdi, ni le fou,
J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou,
Quatre pièce tapée, et le restant en double :
Jarnigué, je varron si j'avon la veu' trouble,
C'ai-je fait, les boutant..... plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin ;

Car j'sis hasardeux, moi : qu'en me mette en boutade,
Je vas, sans tant d'raisons, tout à la débandade.
Je savas bian pourtant c'que j'faisas d'en par là :
Queuque gniais ! Enfin don, j'non pas putôt mis, vlà
Que j'voyons tout à plain comm' deu zomme à la nage
Nous faision signe, et moi, sans rien dir' davantage,
De prendre le zenjeux. Allon, Gros-Jean, allon,
C'ai-je fait, vois-tu pas comme i nous zappelon ?
I s'vont nayer. Tant mieux, c'ma-t-i fait, je m'en gausse,
I m'ant fait perdre. Adon, le tirant pa lé chausse,
J'l'ai si bian sarmoné, qu'à la parfin vars eux
J'avon dans une barque avironné tou deux ;
Et pis, cahin caha, j'on tant fait que je somme
Venus tout contre ; et pis j'les avons tirés, comme
Ils aviont quasi bu déjà pu que de jeu.
Et pis j' le zon cheu nous menés auprès du feu,
Où je l'zon vus tou nus sécher leu zoupelande ;
Et pis, il en est v'nu deux autres de leu bande,
Qui s'équian, vois-tu bian, sauvés tous seuls ; et pis
Mathurine est venue à voir leu biau zabits ;
Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotte,
Qu'al avoit du malin dans l'œil ; et pis, Charlotte,
Vl'à tout comm'ça s'est fait pour te l' dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disois-tu pas qu'glien avoit un, Piarrot,
Qu'étoit bian pu mieux fait que tretous ?

PIERROT.

C'est le maître,
Queuque bian gros monsieur, dé pu gros qui puisse être ;
Car i n'a que du dor par ilà, par ici ;
Et ceux qui le sarvont sont dé monsieus aussi.

Stapendant, si je n'eûme été là, palsanguenne,
Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardé un peu.

PIERROT.

Jamais, marguienne,
Tout gros monsieu qu'il est, il n'en fût revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi, dis, Piarrot, est-il encor tout nu?

PIERROT.

Nannain : tou devant nou, qui le regardion faire,
I l'avon rhabillé. Monguieu, combian d'affaire!
J'n'avois vu s'habiller jamais de courtisans,
Ni leu zangingorniaux : je me pardrois dedans.
Pour lé zy faire entré, comme n'en lé balotte!
J'étas tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte,
Quand i sont zabillés y vou zan tout à point
De grand cheveux touffus, mais qui ne tenont point
A leu tête, et pis vlà tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filasse.
Leu chemise, qu'à voir j'étas tout étourdi,
Ant dé manche, où tou deux j'entrerions tout brandi.
En de glieu d'haut de chausse ils ant sartaine histoire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire,
Si j'avas tout l'argent dé lisets de dessu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an sauroit voir pu.
I n'ant jusqu'au colet, qui n'va point en darrière,
Et qui leu pen devant, bâti d'une manière
Que je n'te l'saurois dire, et si j'l'ai vu de près.
Il ant au bout dé bras d'autres petits colets,
Aveu dé passement faits de dentale blanche,
Qui, veniant par le bout, faison le tour dé manche.

CHARLOTTE.

I faut que j'aille voir Piarrot.

PIERROT.

Oh ! si te plaît,
J'ai queuq'chose à te dire.

CHARLOTTE.

Hé bian, dis quesque c'est.

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, i faut qu'en veu toi, com's'dit l'autre,
Je débonde mon cœur ; il iroit trop du nôtre,
Quand je somme pour être à nou deu tou de bon,
Si je n'me plaignas pas.

CHARLOTTE.

Quement ? Qu'esqu'iglia don ?

PIERROT.

Iglia que franchement tu me chagraines l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient ?

PIERROT.

Tatigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aimes pas.

CHARLOTTE.

Ah ! ah ! n'est-ce que ça ?

PIERROT.

Non, c'n'est qu'ça ; stanpandant c'est bian assez. Vian ça.

CHARLOTTE.

Monguieu ! toujou, Piarrot, tu m'dis la même chose.

PIERROT.

Si j'te la dis toujou, c'est toi qu'en es la cause ;

Et si tu me faisois queuque fouas autrement,
J'te diras autre chose.

CHARLOTTE.

Appren-moi donc quement
Tu voudrois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh ! je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Esque je n't'aime pas?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même
Que si j'n'avion point fait no zacordailles ; et si
J'n'ai rien à me r'procher là-dessus, Dieu marci.
Das qu'i passe un marcier, tout aussi tôt j'tajette
Dé pu jolis lacets qui soient dans sa banette ;
Pour t'aller dénicher dé marle ; j'ne sai zou,
Tou les jours je m'azarde à me rompre le cou ;
Je fais jouer pour toi lé vieilleu zà ta fête :
Et tout ça, contre un mur c'est me cogné la tête;
J'n'y gagne rien. Vois-tu? ça n'est ni biau ni bon,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nou zaimon.

CHARLOTTE.

Mon guieu! je t'aime aussi; de quoi te mettre en peine

PIERROT.

Oui, tu m'aimes, mais c'est d'une belle déguaine.

CHARLOTTE.

Qu'es don qu'tu veux qu'en fasse?

PIERROT.

Oh ! je veux que tout hau
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

J't'aime aussi comme i faut; pourquoi don qu'tu t'étonne?

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est; et toujou zau parsonne,
Quand c'est tout d'bon qu'on aime, en leu fait en passant
Mil'p'tite singerie. Hé! sis-je un innocent?
Margué, j'ne veux que voir com'la grosse Thomasse
Fait au jeune Robain; al'n'tien jamais en place,
Tant al'n'est assotée; et dès qu'al' l'voit passer,
Al'n'attend point qu'i vienne, al's'en court l'agacer,
Li jett' son chapiau bas, et toujou, sans reproche,
Li fait exprès queuqu'niche, ou baille une taloche:
Et darrainment encor que su zun escabiau
Il regardoit danser, al's'en fut bian et biau
Li tirer de dessous, et l'mit à la renvarse.
Jarni, v'là c'qu'c'est qu'aimer; mais, margué, l'en me barce,
Quand dret comme un piquet j'voi qu'tu viens te parcher.
Tu n'me dis jamais mot; et j'ai biau tentincher,
En glieu de m' fair' présent d'un'bonne égratignure,
De m'bailler queuque coup, ou d'voir par aventure
Si j'sis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
Et t'es là toujou, comme une vrai souche d'bois.
T'es trop fraide, vois-tu: ventregué! ça me choque.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur, Piarrot; que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque.
Quand l'en aime les gens, l'en en baille toujou
Queuq' petit' signifiance.

CHARLOTTE.

Oh! cherche donc par où.

S'tu penses qu'à t'aimer queuque autre soit pu prompt
Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian, vla pas mon compte
Tatigué, s'tu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi
M'viens-tu tarabuster toujou l'esprit?

PIERROT.

Dis-moi,
Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasses paroître
Un peu pu d'amiquié?

CHARLOTTE.

Va, ça m'viendra peut-être.
Ne me presse point tant, et laisse faire.

PIERROT.

Hé bian,
Touche don là, Charlotte, et d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Hé bian, quian

PIERROT.

Promets qu'tu tâchera zà m'aimer davantage.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, PIERROT, DON JUAN, SGANARELLE.

CHARLOTTE.

Est-ce là ce monsieu?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qu'il eût été nayé! Qu'il est genti!

PIERROT.

Je vas
Boire chopeine : agieu, je ne tarderai pas.

SCÈNE III.

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

DON JUAN.

Il n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle;
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renversant notre barque, a trompé mon espoir.
Si par là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui dans l'occasion ne m'échappera pas.
Déjà par cent douceurs j'ai jeté dans son ame
Des dispositions à bien traiter ma flamme :
On se plaît à m'entendre, et je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-temps à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur! je frémis à vous entendre dire.
Quoi! des bras de la mort quand le ciel nous retire,
Au lieu de mériter, par quelque amendement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment;
Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui déjà tant de fois.... Paix, coquin que vous êtes :

Monsieur sait ce qu'il fait; et vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

DON JUAN.

Ah! que vois-je auprès de nous?

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

DON JUAN.

Tourne les yeux, Sganarelle, et condamne
La surprise où me met cette autre paysanne.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant?
Celle-ci vaut bien l'autre, et mieux.

SGANARELLE.

Assurément.

DON JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE.

Autre pièce nouvelle.

DON JUAN.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des cieux?

CHARLOTTE.

Hé! Monsieu....

DON JUAN.

Il n'est point un plus joli visage.

CHARLOTTE.

Monsieu....

DON JUAN.

Demeurez-vous, ma belle, en ce village

CHARLOTTE.

Oui, Monsieu.

DON JUAN.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte, à vous sarvir,
Si j'en étois capable.

DON JUAN.

Ah! je me sens ravir.
Qu'elle est belle! et qu'au cœur sa vue est dangereuse!
Pour moi....

CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monsieu, toute honteuse.

DON JUAN.

Honteuse d'ouïr dire ici vos vérités?
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés?
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que sa taille est mignonne!
Haussez un peu la tête. Ah! l'aimable personne!
Cette bouche, ces yeux!... Ouvrez-les tout à fait.
Qu'ils sont beaux! Et vos dents? Il n'est rien si parfait.
Ces lèvres ont surtout un vermeil que j'admire.
J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieu, cela vous plaît à dire:
Et je ne sais si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN.

Me railler de vous? Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'ivoire,
Sganarelle: peut-on....

CHARLOTTE.

Fi, Monsieu, al est noire

Tout comme je n'sais quoi.

DON JUAN.

Laissez-la-moi baiser.

CHARLOTTE.

C'est trop d'honneur pour moi; j'n'os'rois vous refuser;
Mais si j'eus' su tout ça devant votre arrivée,
Exprès aveu du son je m'la serois lavée.

DON JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée?

CHARLOTTE.

Oh! non pas;
Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas.
Il se nomme Piarrot. C'est ma tante Phlipotte
Qui nous fait marier.

DON JUAN.

Quoi! vous, belle Charlotte,
D'un simple paysan être la femme? Non:
Il vout faut autre chose: et je crois tout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village
Pour rompre cet injuste et honteux mariage:
Car enfin je vous aime; et, malgré les jaloux,
Pourvu que je vous plaise, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avoûrai; mais, quoi!
Vos beautés tout d'un coup ont triomphé de moi;
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart d'heure
Qu'on aimeroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Oui?

DON JUAN.

Je meure

S'il est rien de plus vrai!

CHARLOTTE.

Monsieu, je voudrois bien
Que ça fût tout comm' ça; car vous ne m'dites rien
Qui ne m'fasse assé zaise, et j'aurois bian envie
De n'vous mécroire point: mais j'ai toute ma vie
Entendu dire à ceux qui savons bian c'que c'est,
Qu'i n'est point de monsieu qui ne soit toujou prêt
A tromper queuque fille, à moins qu'al' n'y regarde.

DON JUAN.

Suis-je de ces gens-là? Non, Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

DON JUAN.

Le temps vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Aussi je n'voudrois pas me laisser abuser,
Voyez-vou: si j'sis pauvre, et native au village,
J'ai d'l'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge;
Et pour tout l'or du monde on'n'me pourroit tenter,
Si j'pensois qu'en m'aimant l'en me l'voulût ôter.

DON JUAN.

Je voudrois vous l'ôter, moi? ce soupçon m'offense.
Croyez que pour cela j'ai trop de conscience;
Et que, si vos appas m'ont su d'abord charmer,
Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'ame
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme:
J'en donne ma parole; et pour vous, au besoin,
L'homme que vous voyez en sera le témoin.

CHARLOTTE.

Vous m'vouriez épouser, moi ?

DON JUAN.

Cela vous étonne ?
Demandez au témoin que mon amour vous donne :
Il me connoît.

SGANARELLE.

Très-fort. Ne craignez rien : allez
Il vous épousera cent fois, si vous voulez ;
J'en réponds.

DON JUAN.

Hé bien donc, pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme ?

CHARLOTTE.

I faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'al' en fût contente : al' aime bian Piarrot.

DON JUAN.

Je dirai ce qu'il faut, et m'en rendrai le maître.
Touchez là seulement pour me faire connoître
Que de votre côté vous voulez bien de moi.

CHARLOTTE.

J'n'en veux que trop ; mais vous ?

DON JUAN.

Je vous donne ma foi ;
Et deux petits baisers vont vous servir de gage....

SCÈNE IV.

DON JUAN, CHARLOTTE, PIERROT, *dans le fond*, SGANARELLE.

CHARLOTTE.

O ! Monsieur, attendez qu'j'ons fait le mariage ;
Après çà, voyez-vous, je vous baiserai tant
Que vous n'erez qu'à dire.

DON JUAN.

Ah ! me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire ;
Donnez-moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire ?

DON JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt....

PIERROT, *s'approchant.*

Tout doucement, Monsieu ; tenez-vous, s'i vous plaît ;
Vous pourriez, v's'échauffant, gagner la purésie.

DON JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il ?

PIERROT.

Oh ! jarnie !
J'vous dis qu'ou vous tegniais, et qu'i n'est pas besoin
Qu'ou vegniais courtisé nos femmes de si loin.

DON JUAN, *le poussant.*

Ah ! que de bruit !

PIERROT.

Margué! je n'nou zémouvons guère
Pour cé pousseu de gens!

CHARLOTTE.

Piarrot, laisse-le faire.

PIERROT.

Quement! que j'le laiss' faire? Et je ne l'veux pas, moi.

DON JUAN.

Ah!

PIERROT.

Parc'qu'il est monsieur, i s'en viendra, je croi,
Caresser à not' barbe ici nos zaccordées!
Pargué! j'en sis d'avis, que j'vous l'zayon gardées!
Allez-v's'en caresser lé vôtres.

DON JUAN, *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé!

PIERROT.

Eh! margué,
N'vous avisez pas trop de m'frapper: jarnigué!
Ventregué! tatigué! voyez un peu la chance
D'venir battre les gens! c'n'est pas la récompense
D'vous être allé tantôt sauvé d'être nayé!
J'vous devions laisser boire. Il est bien employé!

CHARLOTTE.

Va, ne te fâche point, Piarrot.

PIERROT.

Oh! palsanguienne!
I m'plaît de me fâcher; et t'es une vilaine
D'endurer qu'en t'cajole.

CHARLOTTE.

Il me veut épouser,
Et tu n'te devrois pas si fort colériser.
C'n'est pas c'qu'tu penses, da.

PIERROT.

Jarni, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rian, Piarrot, tu n'm'as pas encor prise.
S'tu m'aime comme i faut, s'ras-tu pas tout joyeux
De m'voir madame?

PIERROT.

Non, j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever, qu'non pas qu'un autre t'eût. Marguienne.

CHARLOTTE.

Laiss'moi que je la soi, et n'te mets point en peine :
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais,
Du beurre....

PIERROT.

Palsanguié! je gnien port'rai jamais,
Quand tu m'en f'rais payer deux fois autant. Acoute :
C'est donc com'ça qu'tu fais? si j'en euss'eu queuq'doute,
Je m's'ras bien empêché de le tirer de gliau,
Et j' gli aurois bailié putôt un chinfreniau
D'un bon coup d'aviron sur la tête.

DON JUAN.

Hé?

PIERROT, *s'éloignant.*

Personne
N'me fait peur.

DON JUAN.

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne!

PIERROT, *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi.

DON JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en avons bien vu d'autre.

DON JUAN.

Ouais !

SGANARELLE.

Monsieur, laissez là
Ce pauvre diable : à quoi peut servir de le battre ?
Vous voyez bien qu'il est obstiné comme quatre.
Va, mon pauvre garçon, va-t-en, retire-toi,
Et ne lui dis plus rien.

PIERROT.

Et j'li veux dire, moi.

DON JUAN, *donnant un soufflet à Sganarelle, croyant le donner à Pierrot qui se baisse.*

Ah ! je vous apprendrai....

SGANARELLE.

Peste soit du marouſle !

DON JUAN.

Voilà ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuqu'vent qui souffle,
Et j'm'en vas à ta tante en lâcher quatre mots ;
Laisse faire.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE V.

DON JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

DON JUAN.

A LA fin il nous laisse en repos,
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de ravissement quand vous serez ma femme !
Sera-t-il un bonheur semblable au mien ?

SCÈNE VI.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

SGANARELLE, *voyant Mathurine.*

AH ! ah !
Voici l'autre.

MATHURINE.

Monsieu, qu'es' don q'ou faites là ?
Es' q'ou parlez d'amour à Charlotte ?

DON JUAN, *à Mathurine.*

Au contraire ;
C'est qu'elle m'aime ; et moi, comme je suis sincère,
Je lui dis que déjà vous possédez mon cœur.

CHARLOTTE.

Qu'es' donc que vous veut là Mathurine ?

DON JUAN, *à Charlotte.*

Elle a peur

Que je ne vous épouse ; et je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi ! Charlotte, es' pour rire ?

DON JUAN, *à Mathurine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien :
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien
D'empêcher que monsieu.....

DON JUAN, *à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh ! je n'empêche rien ; il m'a déjà.....

DON JUAN, *à Charlotte.*

Je gage
Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas.....

DON JUAN, *à Mathurine.*

Gageons qu'elle dira de moi
Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vous v'nez un peu trop tard.

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame !

Pourquoi me disputer?

CHARLOTTE.

Pisq' monsieu me veut bien.

MATHURINE.

C'est moi qu'i veut putôt.

CHARLOTTE.

Oh! pourtant j'n'en crois rien.

MATHURINE.

I m'a vu la première, et m'l'a dit : qu'i réponde.

CHARLOTTE.

Si v'sa vu la première, i ma vu la seconde,
Et m'veut épouser.

MATHURINE.

Bon!....

DON JUAN, *à Mathurine.*

Hé! que vous ai-je dit?

MATHURINE.

C'est moi qu'il épous'ra. Voyez le bel esprit!

DON JUAN, *à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné? la folle! je l'admire.

CHARLOTTE.

Si j'n'avons pas raison, le v'là qu'est pour le dire:
I sait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puisqu'i sait c'qu'en est,
Qu'i nous juge.

CHARLOTTE.

Monsieur, jugé-nous, s'i vous plaît;
Laqueule est parmi nous.....

MATHURINE.

Gageons q'c'est moi qu'il aime
Vou zallez voir.

CHARLOTTE.

Tant mieux : vou zallez voir vou-même

MATHURINE.

Dites.

CHARLOTTE.

Parlez.

DON JUAN.

Comment! est-ce pour vous moquer?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage;
J'en demeure d'accord; en faut-il davantage?
Et chacune de vous, dans un débat si prompt,
Ne sait-elle pas bien comme les choses vont?
Celle à qui je me suis engagé doit peu craindre
Ce que, pour l'étonner, l'autre s'obstine à feindre;
Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi hait les discours frivoles;
J'ai promis des effets, laissons là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.
(*A Mathurine.*)
Laissez-la se flatter, je n'adore que vous.
(*A Charlotte.*)
Ne la détrompez point, je serai votre époux.

(*A Mathurine.*)

Il n'est charmes si vifs que n'effacent les vôtres.

(*A Charlotte.*)

Quand on a vu vos yeux, on n'en peut souffrir d'autres.
Une affaire me presse, et je cours l'achever ;
Adieu : dans un moment je viens vous retrouver.

SCÈNE VII.

MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

CHARLOTTE.

C'ES moi qui li plaît mieux, au moins.

MATHURINE.

Pourtant je pense
Que je l'épouseron.

SGANARELLE.

Je plains votre innocence ;
Pauvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
Vous-mêmes vous jetez dans la gueule du loup !
Croyez-moi toutes deux, ne soyez pas si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos oisons, c'est le plus assuré.

SCÈNE VIII.

DON JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

DON JUAN, *dans le fond du théâtre.*

D'OU vient que Sganarelle est ici demeuré ?

SGANARELLE.

Mon maître n'est qu'un fourbe, et tout ce qu'il débite,
Fadaise; il ne promet que pour aller plus vite.
Parlant de mariage, il cherche à vous tromper.
Il en épouse autant qu'il en peut attraper;
Et....

(*Apercevant don Juan qui l'écoute.*)

Cela n'est pas vrai : si l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on se plaît à médire;
Que mon maître n'est fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention,
Qu'il n'abuse personne, et que s'il dit qu'il aime...
Ah! tenez, le voilà; sachez-le de lui-même.

DON JUAN, *à Sganarelle.*

Oui!

SGANARELLE.

Le monde est si plein, Monsieur, de médisans,
Que, comme on parle mal surtout des courtisans,
Je leur faisois entendre à toutes deux, pour cause,
Que, si quelqu'un de vous leur disoit quelque chose,
Il falloit n'en rien croire; et que de suborneur....

DON JUAN.

Sganarelle!....

SGANARELLE.

Oui, mon maître est un homme d'honne
Je le garantis tel.

DON JUAN.

Hom!

SGANARELLE.

Ce seront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours malhonnêtes.

SCÈNE IX.

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE, *à don Juan.*

Je viens vous avertir, Monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, sauvons-nous.

DON JUAN, *à la Ramée.*

Qu'est-ce?

LA RAMÉE.

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous prendre;
Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit.
Songez à vous.

SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, MATHURINE.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit?
Tirons-nous promptement, Monsieur.

DON JUAN.

Adieu, les belles;
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE, *s'en allant.*

C'est à moi qu'i promet, Charlotte.

CHARLOTTE, *s'en allant.*

Oh! c'est à moi.

SCÈNE XI.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Il faut céder : la force est une étrange loi.
Viens, pour ne risquer rien, usons de stratagême;
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, Monsieur?

DON JUAN.

Oui, toi-même

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. Comment! sous vos habit
M'aller faire tuer?

DON JUAN.

Tu mets la chose au pis.
Mais dis-moi, lâche, dis, quand cela devroit être,
N'est-on pas glorieux de mourir pour son maître?

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire....

(*A part.*)

O ciel! fais qu'aujourd'hui
Sganarelle, en fuyant, ne soit pas pris pour lui!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DON JUAN, SGANARELLE, *habillé en médecin.*

SGANARELLE.

Avouez qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller, que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un et l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu me cacher sous le vôtre;
J'en regardois le risque avec quelque souci,
Tout franc, il me choquoit.

DON JUAN.

Te voilà bien ainsi.
Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage?

SGANARELLE.

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage :
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, Monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir?
Il me fait saluer des gens que je rencontre,
Et passer pour docteur partout où je me montre:
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

DON JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater.

Déjà six paysans, autant de paysannes,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

DON JUAN.

Et qu'as-tu répondu?

SGANARELLE.

Moi?

DON JUAN.

Tu t'es trouvé pris.

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte,
J'ai soutenu l'honneur, et raisonné de sorte
Que, sur mon ordonnance, aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

DON JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances?

SGANARELLE.

Ma foi! j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, ET CÆTERA,
Tout par drachme: et le mal aille comme il pourra,
Que m'importe?

DON JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hasard, (car enfin, quelquefois que sait-on?)
Mes malades venoient à guérir?

DON JUAN.

Pourquoi non?

Les autres médecins, que les sages méprisent,
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous disent ?
Et, pour quelques grands mots que nous n'entendons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as ?
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en persuade,
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art
Ce qu'avec la nature aura fait le hasard...

SGANARELLE.

Oh ! jusqu'où vous poussez votre humeur libertine !
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

DON JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi !
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi !
La casse, le séné, ni le vin émétique...

DON JUAN.

La peste soit le fou !

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique,
Monsieur. Songez-vous bien quel bruit, depuis un temps,
Fait le vin émétique ?

DON JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles partout ont vaincu les scrupules :
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules :
Et, sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vu des effets si surprenans...

DON JUAN.

En quoi?

SGANARELLE.

Tout peut être nié, si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien;
Il avoit mis à bout la médecine.

DON JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend pour leur plaire:
Soudain...

DON JUAN.

Le grand miracle! Il réchappe?

SGANARELLE.

Au contraire
Il en meurt.

DON JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir!

SGANARELLE.

Comment! depuis six jours il ne pouvoit mourir;
Et, dès qu'il en a pris, le voilà qui trépasse!
Vit-on jamais remède avoir plus d'efficace?

DON JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit;
Et si, sur certains points où je voudrois vous mettre,
La dispute...

DON

DON JUAN.

Une fois je veux te la permettre.

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira;
La seule faculté s'en scandalisera :
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.
Que croyez-vous?

DON JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon. Parlons doucement et sans nous échauffer:
Le ciel....

DON JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est fort bien dit. L'enfer....

DON JUAN.

Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire
De vous expliquer mieux; votre réponse est claire.
Malheur si l'esprit fort s'y trouvoit oublié!
Voilà ce que vous sert d'avoir étudié;
Temps perdu. Quant à moi, personne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris : je sais à peine lire,
Et j'ai de l'ignorance à fond; mais, franchement,
Avec mon petit sens, mon petit jugement,
Je vois, je comprends mieux ce que je dois comprendre,
Que vos livres jamais ne pourroient me l'apprendre.
Ce monde où je me trouve, et ce soleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit?

Se sont-ils faits tout seuls ? Cette masse de pierre
Qui s'élève en rochers, ces arbres, cette terre,
Ce ciel planté là-haut ; est-ce que tout cela
S'est bâti de soi-même ? Et vous, seriez-vous là
Sans votre père, à qui le sien fut nécessaire
Pour devenir le vôtre. Ainsi, de père en père,
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait
Ce premier ? Et dans l'homme, ouvrage si parfait,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre, cette ame,
Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh ! dame,
Parlez à votre tour, comme les autres font ;
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taisez exprès, et c'est belle malice.

DON JUAN.

Ton raisonnement charme, et j'attends qu'il finisse.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoi qu'il en soit,
Que l'homme est admirable en tout, et qu'on y voit
Certains ingrédiens que, plus on les contemple,
Moins on peut expliquer... D'où vient que... Par exemple,
N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en la tête, là, j'aie un je ne sais quoi
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les causes,
Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sais quoi fait mouvoir dans mon corps ?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entière
Aller à droite, à gauche, en avant, en arrière....

SCÈNE II.

LÉONOR, *dans le fond;* DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN, *apercevant Léonor dans le fond du théâtre.*

Ah! Sganarelle, vois. Peut-on sans s'étonner....

SGANARELLE.

Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner.
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

DON JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment!

DON JUAN.

Que cherche-t-elle?

SGANARELLE.

Vous devriez déjà l'être allé demander.

DON JUAN, *à Léonor.*

Quel bien plus grand le ciel pouvoit-il m'acccorder?
Présenter à mes yeux, dans un lieu si sauvage,
La plus belle personne....

LÉONOR.

Oh! point, Monsieur.

DON JUAN.

Je gage
Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE, *bas, à don Juan.*

C'est comme il vous les faut.

LÉONOR.

Quatorze ans ? Je les eus
Le dernier de juillet.

SGANARELLE, *à part.*

O ma pauvre innocente !

DON JUAN.

Mais que cherchiez-vous là ?

LÉONOR.

Des herbes pour ma tant
C'est pour faire un remède ; elle en prend très-souvent

DON JUAN.

Veut-elle consulter un homme fort savant ?
Monsieur est médecin.

LÉONOR.

Ce seroit là sa joie.

SGANARELLE, *d'un ton grave.*

Où son mal lui tient-il ? est-ce à la rate, au foie ?

LÉONOR.

Sous des arbres assise, elle prend l'air là-bas ;
Allons le savoir d'elle.

DON JUAN.

Hé ! ne nous pressons pas.
(*A Sganarelle.*)
Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse !

LÉONOR.

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

DON JUAN.

Ah ! quel meurtre ! Et d'où vient ? Est-ce que vous av
Tant de vocation....

LÉONOR.

Pas trop ; mais vous savez

Qu'on menace une fille; et qu'il faut sans murmure....

DON JUAN.

C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.

Et puis, ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

DON JUAN.

Vous?
Elle se moque. Allez, faites choix d'un époux:
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde.
Monsieur le médecin s'y connoît; et je veux
Que lui-même....

SGANARELLE, *lui tâtant le pouls.*

Voyons. Le cas n'est pas douteux,
Mariez-vous; il faut vous mettre deux ensemble,
Sinon il vous viendra malencombre.

LÉONOR.

Ah! je tremble.
Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.

Un mal
Qui consume en six mois l'humide radical;
Mal terrible, astringent, vaporeux...

LÉONOR.

Je suis morte.

SGANARELLE.

Mal, surtout, qui s'augmente au couvent.

LÉONOR.

Il n'importe,
On ne laissera pas de m'y mettre.

DON JUAN.

Et pourquoi ?

LÉONOR.

A cause de ma sœur, qu'on aime plus que moi :
On la marîra mieux, quand on n'aura plus qu'elle.

DON JUAN.

Vous êtes pour cela trop aimable et trop belle.
Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur ;
Et dès demain, pour faire enrager votre sœur,
Je veux vous épouser : en serez-vous contente ?

LÉONOR.

Hé mon Dieu ! n'allez pas en rien dire à ma tante.
Sitôt que du couvent elle voit que je ris,
Deux soufflets me sont sûrs ; et ce seroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

DON JUAN.

Hé bien, marions-nous en secret : je m'engage,
Puisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE.

Et par un bon contrat :
Ce n'est point à demi que monsieur fait les choses.

DON JUAN.

J'avois, pour fuir l'hymen, d'assez pressantes causes ;
Mais, pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,
C'est un acte inhumain, dont je me rends coupable
Si je ne vous épouse.

SGANARELLE.

Il est fort charitable :

Voyez! se marier, pour vous ôter l'ennui
D'être religieuse! Attendez tout de lui.

LÉONOR.

Si j'osois m'assurer....

SGANARELLE.

C'est une bagatelle
Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
Va si loin qu'il est prêt, pour faire trève aux coups,
D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LÉONOR.

Ah! qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante....
Mais moi, suis-je assez belle?...

DON JUAN.

Ah ciel! toute charmante.
Quelle douceur pour moi de vivre sous vos lois!
Non, ce qui fait hymen n'est point de notre choix,
J'en suis trop convaincu; je vous connois à peine,
Et tout à coup je cède à l'amour qui m'entraîne.

LÉONOR.

Je voudrois qu'il fût vrai; car ma tante, et la peur
Que me fait le couvent....

DON JUAN.

Ah! connoissez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,
Vous fasse le serment le plus épouvantable?
Que le ciel....

LÉONOR.

Je vous crois, ne jurez point.

DON JUAN.

Hé bien?

LÉONOR.

Mais, pour nous marier sans que l'on en sût rien,

Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire ?

DON JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage ; et quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

SGANARELLE.

En effet,
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LÉONOR.

Oh! ma tante et ma sœur seront bien en colère ;
Car j'aurai, pour ma part, plus de vingt mille écus :
Bien des gens me l'ont dit.

DON JUAN.

Vous me rendez confus.
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux ; enfin, soyez à moi,
Et je renonce au reste.

SGANARELLE.

Il est de bonne foi.
Vos écus sont pour lui des beautés peu touchantes.

LÉONOR.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, et qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimoit....

DON JUAN.

C'est avoir de l'esprit.

LÉONOR.

Elle enverroit chercher de bon cœur le notaire.
Si nous allions chez elle ?

DON JUAN.

Hé bien, il le faut faire.
Me voilà prêt, allons.

LÉONOR.

Mais quoi! seule avec vous?

DON JUAN.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule à faire, après la foi promise?

LÉONOR.

Pas trop; mais j'ai toujours.....

DON JUAN.

Vous verrez ma franchise.

LÉONOR.

Du moins.....

DON JUAN.

Par où faut-il vous mener?

LÉONOR.

Par ici.
Mais quel malheur!

DON JUAN.

Comment?

LÉONOR.

Ma tante que voici.....

DON JUAN, *à part.*

Le fâcheux contre-temps! qui diable nous l'amène?

SGANARELLE, *à part.*

Ma foi! c'en étoit fait sans cela.

DON JUAN.

Quelle peine!

LÉONOR.

Sans rien dire venez m'attendre ici ce soir ;
Je m'y rendrai.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, LÉONOR, DON JUAN, SGANARELLE.

THÉRÈSE, *à Léonor.*

Vraiment ! j'aime assez à vous voir,
Impudente ! il vous faut parler avec des hommes !

SGANARELLE, *à Thérèse.*

Vous ne savez pas bien, Madame, qui nous sommes.

LÉONOR.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin ?
Ce monsieur-là m'a dit qu'il étoit médecin ;
Et je lui demandois si, pour guérir votre asthme,
Il ne savoit pas.....

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplasme
Qui, posé lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussitôt la respiration.

THÉRÈSE.

Hé mon dieu ! là-dessus j'ai vu les plus habiles ;
Leurs remèdes me sont remèdes inutiles.

SGANARELLE.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins :
Mais pour moi, qui vais droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux ; et je voudrois, Madame,

Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas;
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

THÉRÈSE.

Hélas! que vous feriez une admirable cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment; mais ma parole est sûre.
Demandez à monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté, qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie;
En huit jours je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, et... Regardez, le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asthmatique.

THÉRÈSE.

Son teint est frais, sans doute, et d'un vif éclatant.

SGANARELLE.

Çà, voyons votre pouls. Il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THÉRÈSE.

Quelquefois...

SGANARELLE.

Votre langue? Elle n'est pas tant sotte.
En dessous, levez-la. L'asthme y paroît marqué.
Ah! si mon cataplasme étoit vite appliqué...

THÉRÈSE.

Où donc l'applique-t-on?

SGANARELLE, *lui parlant avec action, pour l'empêcher de voir que don Juan entretient tout bas Léonor.*

Tout droit sur la partie

Où la force de l'asthme est le plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté;
Car, selon que d'abord la chaleur restringente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid :
Par conséquent, sitôt que dans une famille
Vous voyez que le mal prend cours...

THÉRÈSE, *à Léonor.*

Petite fille,
Passez de ce côté.

SGANARELLE, *continuant.*

Ne différez jamais.

DON JUAN, *bas, à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir?

LÉONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.
En quel lieu faites-vous ici votre demeure?

THÉRÈSE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatière.*

Dans trois heures d'ici,
Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci;
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne :
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THÉRÈSE.

Venez : vous faites seul mon espoir le plus doux.

Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Çà, ma tante.

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous, Monsieur?

DON JUAN.

La rencontre est plaisante!

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour amuser la tante, étalé de grands mots.

DON JUAN.

Où diable as-tu pêché ce jargon?

SGANARELLE.

Laissez faire;
J'ai servi quelque temps chez un apothicaire:
S'il faut jaser encor, je suis médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné?

DON JUAN.

Sa nièce est fort aimable, et doit ici se rendre
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi! Monsieur, vous l'y viendrez attendre?

DON JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et de là, vous, l'épouseur bannal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial?

DON JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma flamme!

SGANARELLE.

Quel diable de métier! toujours femme sur femme!

DON JUAN.

En vain pour moi ton zèle y voit de l'embarras.
Les femmes n'en font point.

SGANARELLE.

Je ne vous comprends pas;
Mille gens, dont je vois partout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, et vous en prenez trente.

DON JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder;
Le grand nombre, en ce cas, pourroit m'incommoder.

SGANARELLE.

Pourquoi? Vous en feriez un sérail.... Mais je tremble!
Quel cliquetis, Monsieur! Ah!

DON JUAN.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul! Il faut le secourir.

SCÈNE V.

SGANARELLE.

Voila l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir?
S'aller faire échiner, sans qu'il soit nécessaire!
Quels grands coups il allonge! il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher;
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCÈNE VI.

DON CARLOS, DON JUAN.

DON CARLOS.

Ces voleurs, par leur fuite, ont fait assez connoître
Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
Si je respire encor, je ne doive mes jours :
Ainsi, Monsieur, souffrez que, pour vous rendre grâce...

DON JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place;
Et prendre ce parti contre leur lâcheté
Étoit plutôt devoir que générosité.
Mais, d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite?

DON CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma suite;
Ils m'ont rencontré seul, et mon cheval tué
A leur infâme audace a fort contribué.
Sans vous, j'étois perdu.

DON JUAN.

Vous allez à la ville?

DON CARLOS.

Non; certains intérêts...

DON JUAN.

Vous peut-on être utile?

DON CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,

M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

DON JUAN.

Je suis à vous ; souffrez que je vous accompagne.
Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
Quel outrage reçu...

DON CARLOS.

Ce n'est plus un secret ;
Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
Une sœur, qu'au couvent j'avois fait élever,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un don Juan Giron est l'auteur de l'injure :
Il a pris cette route, au moins on m'en assure ;
Et je viens l'y chercher, sur ce que j'en ai su.

DON JUAN.

Et le connoissez-vous ?

DON CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu,
Mais j'amène avec moi des gens qui le connoissent,
Et par ses actions, telles qu'elles paroissent,
Je crois, sans passion, qu'il peut être permis...

DON JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

DON CARLOS.

Après un tel aveu, j'aurois tort d'en rien dire ;
Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié j'ose espérer de vous...

DON JUAN.

Je sais ce que se doit un si juste courroux ;
Et, pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles.

Si d'aimer don Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir servi jamais à le cacher :
D'un enlèvement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

DON CARLOS.

Et comment me la faire ?

DON JUAN.

Il est homme de cœur :
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur ;
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su prendre
Le lieu, l'heure et le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

DON CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés ;
Mais je vous avoûrai que, vous devant la vie,
Je ne puis, sans douleur, vous voir de la partie.

DON JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,
Que, s'il se bat, il faut que je me batte aussi :
Notre union le veut.

DON CARLOS.

Et c'est dont je soupire.
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, et qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis ?

SCÈNE VII.

DON CARLOS, DON JUAN, ALONSE.

ALONSE, *à un valet.*

Fais boire nos chevaux, et que l'on nous attende.
Par où donc... Mais, ô ciel! que ma surprise est grande!

DON CARLOS, *à Alonse.*

Doù vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
D'on Juan.

DON CARLOS.

Don Juan!

DON JUAN.

Oui, je renonce à feindre;
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre.
Je suis ce don Juan dont le trépas juré....

ALONSE, *à don Carlos.*

Voulez-vous....

DON CARLOS.

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, et je lui dois la vie,
Qui par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
Don Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous:
Jugez par là du reste; et si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspens la vengeance,

Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater.
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre :
Pour m'acquitter vers vous, je veux bien vous laisser,
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire :
Il en est de sanglans, il en est de plus doux.
Voyez-les, consultez ; le choix dépend de vous.
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grâce,
Qu'il faut que mon affront par don Juan s'efface,
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoi! Monsieur....

DON CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il....

DON CARLOS.

Notre querelle
Se doit vider ailleurs.

SCÈNE VIII.

DON JUAN.

Hola, ho, Sganarelle!

SCÈNE IX.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *derrière le théâtre.*

Qui va là ?

DON JUAN.

Viendras-tu ?

SGANARELLE.

Tout à l'heure. Ah ! c'est vous

DON JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te sauves des coups !

SGANARELLE.

J'étois allé, Monsieur, ici près, d'où j'arrive :
Cet habit est, je crois, de vertu purgative ;
Le porter, c'est autant qu'avoir pris....

DON JUAN.

Effronté !
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie ;
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

DON JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

SGANARELLE.

Non.

DON JUAN.

Pour un frère d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frère ? Tout de bon ?

DON JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble ;
Il paroît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur....

DON JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différens,
Tu sais pour le secret les détours que je prends :
A ne point éclater, toutes je les engage ;
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, et tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monsieur, être pendu.

DON JUAN.

Maraud !

SGANARELLE.

Je vous entends ; il seroit plus honnête,
Pour mieux vous ennoblir, qu'on vous coupât la tête :
Mais c'est toujours mourir.

DON JUAN, *voyant un tombeau, sur lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau
Vois-je paroître ici ?

SGANARELLE.

Bon ! et c'est le tombeau
Où votre commandeur, qui pour lui le fit faire,
Grâce à vous, gît plus tôt qu'il n'étoit nécessaire.

DON JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité?
Laissons-le là, Monsieur; aussi bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

DON JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir;
Et s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah! que ce marbre est beau! Ne lui déplaise,
Il s'est là, pour un mort, logé fort à son aise.

DON JUAN.

J'admire cette aveugle et sotte vanité.
Un homme, en son vivant, se sera contenté
D'un bâtiment fort simple; et le visionnaire
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, et comme il tient sa main?

DON JUAN.

Parbleu! le voilà bien en empereur romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite;
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

DON JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir.

Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

DON JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La prière est nouvelle.
Un mort! Vous moquez-vous?

DON JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, Monsieur, a perdu l'appétit.

DON JUAN.

Si tu n'y vas.....

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je dise?

DON JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise:
Mais mon maître le veut. Monsieur le commandeur,
Don Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régal. Y viendrez-vous?

(*La statue baisse la tête; et Sganarelle, tombant sur les genoux, s'écrie:*)

A l'aide!

DON JUAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu? Dis donc?

SGANARELLE.

Je suis mort, sans remède.

La statue.....

DON JUAN.

Hé bien, quoi? Que veux-tu dire?

SGANARELLE.

Hélas!
La statue.....

DON JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas?

SGANARELLE.

Je parle, et je vous dis, Monsieur, que la statue.....

DON JUAN.

Encor?

SGANARELLE.

Sa tête.....

DON JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Vers moi s'est abattue.
Elle m'a fait.....

DON JUAN.

Coquin!

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai,
Vous pouvez lui parler, pour en faire l'essai.
Peut-être.....

DON JUAN.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en ri
Viens être convaincu de ta poltronnerie:
Prends

Prends garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi?
Je t'attends à dîner.

(*La statue baisse encore la tête.*)

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi!
Voilà mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.
Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

DON JUAN, *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Sortons. Je vous promets,
Quand j'en serai dehors, de n'y rentrer jamais.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Cesse de raisonner sur une bagatelle :
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle ;
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
La vue en est troublée, et je tiens ridicule.....

SGANARELLE.

Quoi ! là-dessus encor vous êtes incrédule ?
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vu, vous le démentez ? Là,
Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête :
Et je ne doute point que, pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

DON JUAN.

Ecoute. S'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,
Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde.
M'entends-tu ? dis.

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde;
Vous vous expliquez net; c'est là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours, qu'on ne sait ce que c'est;
Mais vous, en quatre mots vous vous faites entendre,
Vous dites tout; rien n'est si facile à comprendre.

DON JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plus tôt qu'on pourra.
Un siége.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

SGANARELLE, *à la Violette.*

Va savoir quand monsieur dînera,
Dépêche.

SCÈNE III.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

DON JUAN.

Que veut-on?

LA VIOLETTE.

C'est monsieur votre père.

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Ah! que cette visite étoit peu nécessaire!

Quels contes de nouveau me vient-il débiter ?
Qu'il a de temps à perdre !

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCÈNE V.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

Ma présence vous choque, et je vois que sans peine
Vous pourriez vous passer d'un père qui vous gêne.
Tous deux, à dire vrai, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon ;
Et, si vous êtes las d'ouïr mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.
Ah ! que d'aveuglement, quand, raisonnant en fous,
Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous,
Quand, sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,
Nos imprudens désirs ne le laissent pas faire,
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir !
La naissance d'un fils fut ma plus forte envie ;
Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie ;
Et ce fils que j'obtiens est fléau rigoureux
De ces jours que par lui je croyois rendre heureux.
De quel œil, dites-moi, pensez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui seuls font votre joie ;
Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions ;
Ce long enchaînement de méchantes affaires
Où du prince pour vous les grâces nécessaires

Ont épuisé déjà tout ce qu'auprès de lui
Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui?
Ah! fils, indigne fils, quelle est votre bassesse,
D'avoir de vos aïeux démenti la noblesse;
D'avoir osé ternir, par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme!
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
Si ce titre ne peut vous être contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
Quand vos déréglemens l'y rendent méprisable?
Non, non, de nos aïeux on a beau faire cas,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
Aussi ne pouvons-nous avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
L'éclat que leur conduite a répandu sur nous,
Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
D'être à les imiter attachés, prompts, ardents,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
Ainsi de ces héros que nos histoires louent
Vous descendez en vain, lorsqu'ils vous désavouent,
Et que ce qu'ils ont fait et d'illustre et de grand
N'a pu de votre cœur leur être un sûr garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en compte,
L'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre honte;
Et c'est comme un flambeau qui, devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu doit en être l'arbitre;

Qu'il n'est point de grands noms qui, sans elle obscurcis.

DON JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

DON LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent. J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, et tu n'en fais que rire.
C'est trop : si jusqu'ici, dans mon cœur, malgré moi,
La tendresse de père a combattu pour toi,
Je l'étouffe; aussi bien il est temps que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race;
Et qu'arrêtant le cours de tes déréglemens,
Je prévienne du ciel les justes châtimens :
J'en mourrai; mais je dois mon bras à sa colère.

SCÈNE VI.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Mourez quand vous voudrez, il ne m'importe guère.
Ah! que sur ce jargon, qu'à toute heure j'entends,
Les pères sont fâcheux qui vivent trop long-temps!

SGANARELLE.

Monsieur.....

DON JUAN.

Quelle sottise à moi, quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

DON JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Eh!....

DON JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, sans doute.

Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur et tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sotte harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.
A-t-on jamais rien vu de plus impertinent?
Un père contre un fils faire l'entreprenant!
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une louable vie!
Le faire souvenir qu'étant d'un noble sang,
Il ne devroit rien faire indigne de son rang!
Les beaux enseignemens! C'est bien ce que doit suivre
Un homme tel que vous, qui sait comme il faut vivre!
De votre patience on se doit étonner.
Pour moi, je vous l'aurois envoyé promener.

SCÈNE VII.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE.

Votre marchand est là, Monsieur.

DON JUAN.

Qui?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme...
Monsieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste! un créancier assomme.

De quoi s'avise-t-il d'être si diligent
A venir chez les gens demander de l'argent ?
Que ne lui disois-tu que monsieur dîne en ville ?

LA VIOLETTE.

Vraiment oui ! c'est un homme à croire bien facile.
Malgré ce que j'ai dit, il a voulu s'asseoir
Là-dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien, jusques au soir
Qu'il y demeure.

DON JUAN.

Non, fais qu'il entre, au contraire.

SCÈNE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Je ne tarderai pas long-temps à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il est mal de se faire céler.
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut, tout au moins, payer de quelque chose ;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCÈNE IX.

DON JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

DON JUAN.

Bon jour, monsieur Dimanche. Eh ! que ce m'est de joie
De pouvoir.... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.

J'ai bien grondé mes gens, qui, sans doute, ont eu tort
De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord.
Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne;
Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne,
Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi,
Monsieur, qu'il....

DON JUAN.

Les coquins! Voyez, laisser attendre
Monsieur Dimanche seul! Oh! je leur veux apprendre
A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

DON JUAN.

Comment!
Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
Dire à monsieur Dimanche, au meilleur....

M. DIMANCHE.

Sans colère,
Monsieur; une autre fois ils craindront de le faire.
J'étois venu....

DON JUAN.

Jamais ils ne font autrement.
Ça, pour monsieur Dimanche un siége promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

DON JUAN.

Debout ! que je l'endure !
Non, vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure....

DON JUAN.

Apportez. Je vous aime, et je vous vois d'un œil....
Otez-moi ce pliant, et donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, Monsieur, de....

DON JUAN.

Je le dis encore,
Au point que je vous aime et que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur !

DON JUAN.

Je le veux.
Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire....

DON JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à dire.
J'étois....

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

DON JUAN.

Non, si vous n'êtes là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE, *s'asseyant dans un fauteuil.*

C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême....

DON JUAN.

Parbleu! monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mois,
Que je n'avois pas fait. Je suis....

DON JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, Monsieur....

DON JUAN.

Et madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Assez bien, Dieu merci.
Je viens vous....

DON JUAN.

Du ménage elle a tout le souci.
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.
J'étois....

DON JUAN.

Elle a bien lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses enfans sont beaux ! La petite Louison,
Hé ?

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, Monsieur, de la maison.
Je....

DON JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je....

DON JUAN.

Que je l'aime!
Et le petit Collin, est-il encor de même?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour?

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur; on en est étourdi tout le jour.
Je venois...

DON JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire?
L'aimable petit chien pour ne pouvoir se taire !
Mord-il toujours les gens aux jambes.

M. DIMANCHE.

A ravir.
C'est pis que ce n'étoit; nous n'en saurions chevir :
Et quand il ne voit pas notre petite fille....

DON JUAN.

Je prends tant d'intérêt en tout la famille,

Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh! je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font....

DON JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

DON JUAN.

Mais sans raillerie,
M'aimez-vous un peu? Là.

M. DIMANCHE.

Très-humble serviteur.

DON JUAN.

Parbleu! je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je....

DON JUAN.

Pour votre service,
Il n'est rien qu'avec joie en tout temps je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moi; mais, Monsieur, s'il vous plaît,
Je viens pour....

DON JUAN.

Et cela, sans aucun intérêt;
Croyez-le.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grâce.
Mais....

DON JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.

M. DIMANCHE.

Si vous...

DON JUAN.

Monsieur Dimanche, ho ça, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi.
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, une affaire
Me rappelle chez nous, et m'y rend nécessaire.

DON JUAN, *se levant.*

Vite, allons, ma calèche.

M. DIMANCHE.

Ah! c'est trop de moitié.

DON JUAN.

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur.

DON JUAN.

Vous n'irez point à pié.

M. DIMANCHE.

Monsieur, j'y vais toujours.

DON JUAN.

La résistance est vaine.
Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remène.

M. DIMANCHE.

J'avois là...

DON JUAN.

Tenez-moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

DON JUAN.

Je le suis, et votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah Monsieur!

DON JUAN.

Je n'en fais un secret à personne;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

DON JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas,
Que je vous reconduise?

M. DIMANCHE.

Ah! je ne le vaux pas.
Mais...

DON JUAN.

Embrassez-moi donc; c'est d'une amitié pure
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers et contre tous
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCÈNE X.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Vous avez en monsieur un ami véritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus, que je ne sais comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment,
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre!
Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur tendre;
Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nasarde, ou des coups de bâton!
Vous verriez de quel air.

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle.
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien;
Vous en dût-il vingt mille, il vous les paîroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi, pour votre compte...

SGANARELLE.

Fi! parler de cela! N'avez-vous point de honte?

M. DIMANCHE.

Comment?

SGANARELLE.

Ne sais-je pas que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Si tous.....

SGANARELLE.

Allez, monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent?

SGANARELLE.

Hé bien, je dois: qui doit s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux.....

SGANARELLE.

Ah!

M. DIMANCHE.

J'entends.....

SGANARELLE.

Bon!

M. DIMANCHE.

Mais.....

SGANARELLE.

Fi!

M. DIMANCHE.

Je.....

SGANARELLE.

Fi! vous dis-je.

SCÈNE XI.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Nous en voilà défaits.

DON JUAN.

Et fort civilement.
A-t-il lieu de s'en plaindre ?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment !

DON JUAN.

N'ai-je pas.....

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes, qu'ils les boivent
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doivent !

DON JUAN.

Qu'on sache si bientôt le dîner sera prêt.

SCÈNE XII.

ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Quoi ! vous encor, Madame ! En deux mots, s'il vous pla
J'ai hâte.

ELVIRE.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte,
Vous craignez ma douleur ; mais perdez cette crainte.
Je ne viéns pas ici pleine de ce courroux
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.

Par un premier hymen une autre vous possède ;
On m'a tout éclairci : c'est un mal sans remède ;
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les lois je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frère ;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,
Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie,
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
Et que, ne vous pouvant conserver pour époux,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.
Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme :
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré ;
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
Un feu purgé de tout, une sainte tendresse,
Qu'au commerce des sens nul désir n'intéresse,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah !

DON JUAN.

Tu pleures, je croi ;
Ton cœur est attendri.

SGANARELLE.

Monsieur, pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire,
Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir,
Prêt à choir dans l'abîme où je vous vois courir.
Oui, don Juan, je sais par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux;
Que, las de vous attendre, il tient la foudre prête
Qui, depuis si long-temps, menace votre tête;
Qu'il est encore en vous, par un prompt repentir,
De trouver les moyens de vous en garantir;
Et que, pour éviter un malheur si funeste,
Ce jour, ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

SGANARELLE.

Monsieur!

ELVIRE.

Pour moi, qui sors de mon aveuglement,
Je n'ai plus pour la terre aucun attachement:
Ma retraite est conclue; et c'est là que sans cesse
Mes larmes tâcheront d'effacer ma foiblesse.
Heureuse si je puis, par son austérité,
Obtenir le pardon de ma crédulité!
Mais dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême,
Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment
De mes plus tendres vœux donner l'empressement,
Devînt, par un revers aux méchans redoutable,
Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

SGANARELLE.

Monsieur, encore un coup...

ELVIRE.

De grâce, accordez-moi
Ce que doit mériter l'état où je me voi.
Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes,
Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes;
Et, si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
Au crime, en ma faveur daignez vous arracher,
Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

SGANARELLE.

La pauvre femme!

ELVIRE.

Enfin, si le faux nom d'époux
M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous;
Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable;
Examinez la peine infaillible au coupable;
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi.
C'est à ce but qu'il faut que tous vos désirs tendent,
Et ce que de nouveau mes larmes vous demandent.
Si ces larmes sont peu, j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais vous put intéresser.

Après cette prière, adieu, je me retire.
Songez à vous : c'est tout ce que j'avois à dire.

DON JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame ; avecque moi demeurez quelques jours :
Peut-être, en me parlant, vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous, n'étant point votre femme !
Je vous ai découvert de grandes vérités,
Don Juan ; craignez tout, si vous n'en profitez.

SCÈNE XIII.

DON JUAN, SGANARELLE, SUITE.

SGANARELLE.

La laisser partir sans....

DON JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle ?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable....

DON JUAN.

Vite, à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

DON JUAN.

Pourquoi me regarder ?
Va, va, je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi, n'en riez point; rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

DON JUAN.

C'est ce que je veux faire.
Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie; et puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins l'ordinaire langage;
Mais la mort...

DON JUAN.

Hem?

SGANARELLE.

Qu'on serve. Ah! bon! Monsieur, courage!
Grande chère, tandis que nous nous portons bien.
(*Il prend un morceau dans un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.*)

DON JUAN.

Quelle enflure est-ce là? Parle, dis, qu'as-tu?

SGANARELLE.

Rien.

DON JUAN.

Attends, montre. Sa joue est toute contrefaite:
C'est une fluxion; qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon! Vite: il faut le secourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il est mûr. Ah! coquin que vous êtes,
Vous osez donc...

SGANARELLE.

Ma foi, sans chercher de défaites,

Je voulois voir, Monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût : le dernier
L'étoit en diable; aussi vous n'en mangeâtes guère.

DON JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.
Fais-toi donner un siége, et mange avecque moi;
Aussi bien, cela fait, j'aurai besoin de toi.
Mets-toi là.

SGANARELLE, *prenant un siége.*

Volontiers, j'y tiendrai bien ma place.

DON JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content. De votre grâce,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner; ainsi
J'ai l'appétit, Monsieur, bien ouvert, Dieu merci.

DON JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim, je mange comme trente.
Tâtez-moi de cela, la sauce est excellente.
Si j'avois ce chapon, je le menerois loin.
(*A La Violette, qui lui veut donner une assiette blanche.*)
Tout doux, petit compère, il n'en est pas besoin;
Rengaînez. Vertubleu! pour lever les assiettes,
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.
Et vous, monsieur Picard, trève de compliment:
Je n'ai point encor soif.

DON JUAN.

Va, dîne posément.

SGANARELLE.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

DON JUAN.

Chante-moi quelques chansons à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, Monsieur ; laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
(*La statue du Commandeur, en dehors, frappe à la porte.*)
Qui diable frappe ainsi ?

DON JUAN, *à un laquais.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.
(*Il va, ouvre la porte, et revient précipitamment en donnant les signes du plus grand effroi.*)
Ah ! Monsieur !

DON JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême?

SGANARELLE, *baissant la tête.*

C'est le...

DON JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Je suis mort.

DON JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer ?

SGANARELLE.

Du faiseur de... tantôt vous pensiez vous moquer :
Avancez, il est là ; c'est lui qui vous demande.

DON JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende.

DON JUAN.

Quoi ! d'un rien ton courage est si tôt abattu !

SGANARELLE.

Ah ! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

SCÈNE XIV.

D. JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE, SUITE.

DON JUAN, *à sa suite.* (*au Commandeur.*)

Une chaise, un couvert. Je te suis redevable
(*A Sganarelle.*)
D'être si ponctuel. Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre, et je n'ai plus de faim.

DON JUAN, *au Commandeur.*

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zèle.
A boire. A ta santé, Commandeur. Sganarelle,
Je te la porte. Allons qu'on lui donne du vin.
Bois.

SGANARELLE.

Je ne bois jamais quand il est si matin.

DON JUAN.

Chante ; le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE.

Laisse-le s'en défendre.
C'en est assez, je suis content de ton repas.
Le temps fuit, la mort vient, et tu n'y pense pas.

DON JUAN.

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.
Chantons; une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard :
Mais puisque tu veux bien en courir le hasard,
Dans mon tombeau, ce soir, à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir; auras-tu ce courage?

DON JUAN.

Oui; Sganarelle et moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi! non pas.

DON JUAN.

Poltron!

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

DON JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE.

Je t'attends.

SCÈNE XV.

DON JUAN, SGANARELLE, SUITE.

SGANARELLE.

Misérable!
Où me veut-il mener?

DON JUAN.

J'irai, fût-ce le diable.
Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

Ne m'abusez-vous point ? et seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long-temps inflexible,
Si long-temps en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné ?
Qu'un pareil changement me va causer de joie !
Mais, encore une fois, faut-il que je le croie ?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé ?

DON JUAN.

Oui, Monsieur : ce retour, dont j'étois si peu digne
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils dont les lâches désirs
N'eurent pour seuls objets que d'infâmes plaisirs ;
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout à coup les vains abus du monde ;
Tout à coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame et dessillé mes yeux ;
Et je vois, par l'effet dont sa grâce est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.

Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis et m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pu si long-temps me souffrir;
Comme cent et cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.
L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu,
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû.
Il l'attend, et ne veut que ce cœur infidèle,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.
Enfin, et vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égaremens me voilà revenu.
Plus de remise. Il faut qu'aux yeux de tout le monde
A mes folles erreurs mon repentir réponde;
Que j'efface, en changeant mes criminels désirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer par une ardeur égale
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, Monsieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage
Qui, me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

DON LOUIS.

Ah! qu'aisément un fils trouve le cœur d'un père
Prêt, au moindre remords, à calmer sa colère!
Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus.
Tout vous porte à gagner cette grande victoire;
L'intérêt du salut, celui de votre gloire.

Combattez, et surtout ne vous relâchez pas.
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas?
J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire
Où dès hier ma présence étoit fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour;
Mon carrosse m'attend à ce premier détour:
Venez.

DON JUAN.

Non; aujourd'hui souffrez-moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain hermitage.
C'est là que, retiré, loin du monde et du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel, je veux passer la nuit.
Ma peine y finira. Tout ce qui m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que, pour mes plaisirs, je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font...

DON LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je paîrai tout, mon fils, et prétends de mon bien
Vous donner...

DON JUAN.

Ah! pour moi je ne demande rien:
Pourvu que par mes pleurs mes fautes réparées...

DON LOUIS.

O consolations, douceurs inespérées!
Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis;
Grâce aux bontés du ciel, j'ai retrouvé mon fils;
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
Je cours à votre mère en porter la nouvelle.

Adieu, prenez courage ; et, si vous persistez,
N'attendez plus que joie et que prospérités.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

MONSIEUR?...

DON JUAN.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Ah!

DON JUAN.

Comment! tu pleures?

SGANARELLE.

C'est de jo
De vous voir embrasser enfin la bonne voie :
Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.
Ah ! quel plaisir ce m'est de vous voir converti !
Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
Franchement, vous meniez une diable de vie.
Mais, à tout pécheur grâce, il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous voulez aller ?

DON JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

Seroit-ce là-bas, vers cet endroit sauvage ?

DON JUAN.

Peste soit du benêt, avec son hermitage!

SGANARELLE.

Pourquoi? Frère Pacôme est un homme de bien,
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

DON JUAN.

Parbleu! tu me ravis. Quoi! tu me crois sincère
Dans un conte forgé pour attraper mon père!

SGANARELLE.

Comment! vous ne.... Monsieur, c'est.... Où donc allons-nous?

DON JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, et j'y vais; c'est là mon hermitage.

SGANARELLE.

La retraite sera méritoire. Ah! j'enrage.

DON JUAN.

Elle est jolie, oui.

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher si loin?

DON JUAN.

Elle m'a touché l'ame; et s'il étoit besoin,
Pour ne la manquer pas, j'irois jusques à Rome.

SGANARELLE.

Belle conversion! Ah! quel homme! quel homme!
Vous l'attendrez en vain, elle ne viendra pas.

DON JUAN.

Je crois qu'elle viendra, moi.

SGANARELLE.

Tant pis.

DON JUAN.

En tout cas,

Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue ;
C'est où du commandeur on a mis la statue ;
Il nous a conviés à souper : on verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquittera.

SGANARELLE.

Souper avec un mort tué par vous ?

DON JUAN.

N'importe ;
J'ai promis : sur la peur ma promesse l'emporte.

SGANARELLE.

Et si la belle vient et se laisse emmener ?

DON JUAN.

Oh ! ma foi, la statue ira se promener :
Je préfère à tout mort une jeune vivante.

SGANARELLE.

Mais voir une statue et mouvante et parlante,
N'est-ce pas...

DON JUAN.

Il est vrai, c'est quelque chose ; en vain
Je ferois là-dessus un jugement certain :
Pour ne s'y point méprendre, il faut en voir la suite.
Cependant, si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagême, un ressort nécessaire,
Par où ma politique, éblouissant mon père,
Me va mettre à couvert de divers embarras
Dont, sans lui, mes amis ne me tireroient pas.
Si l'on m'en inquiète, il obtiendra ma grâce.
Tu vois comme déjà ma première grimace

L'a porté de lui-même à se vouloir charger
Des dettes dont par lui je vais me dégager.

SGANARELLE.

Mais, n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie ?

DON JUAN.

Il est des gens de bien, et vraiment vertueux ;
Tout méchant que je suis, j'ai du respect pour eux :
Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites,
Parmi ces gens de bien il est mille hypocrites
Qui ne se contrefont que pour en profiter ;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

SGANARELLE.

Ah ! quel homme ! quel homme !

DON JUAN.

Il n'est rien si commode,
Vois-tu ? L'hypocrisie est un vice à la mode ;
Et quand de ses couleurs un vice est revêtu,
Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Sur tout ce qu'à jouer il est de personnages,
Celui d'homme de bien a de grands avantages :
C'est un art grimacier, dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zèle,
L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle :
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement,
Chacun a liberté d'en faire voir le piége :
Mais, pour l'hypocrisie, elle a son privilége,
Qui, sous le masque adroit d'un visage emprunté,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.

Flattant ceux du parti, plus qu'aucun redoutable,
On se fait d'un grand corps le membre inséparable :
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un, les a tous sur les bras;
Et ceux même qu'on sait que le ciel seul occupe,
Des singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe :
A quoi que leur malice ait pu se dispenser,
Leur appui leur est sûr, ils ont vu grimacer.
Ah! combien j'en connois qui, par ce stratagême,
Après avoir vécu dans un désordre extrême,
S'armant du bouclier de la religion,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation,
Et pris droit, au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes!
On a beau les connoître, et savoir ce qu'ils sont,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
Toujours même crédit : un maintien doux, honnête,
Quelques roulemens d'yeux, des baissemens de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires
Je veux de mes censeurs duper les plus sévères :
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour;
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts;
Et sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes désirs un plein emportement :

Des actions d'autrui je ferai le critique,
Médirai saintement, et, d'un ton pacifique
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de grâce;
Et pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zèle charitable
De nourrir une haine irréconciliable;
Et, quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du ciel je ferai le vengeur:
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuîrai de mon cœur la malice infidèle;
Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
Je damnerai les gens de mon autorité.
C'est ainsi que l'on peut, dans le siècle où nous sommes,
Profiter sagement des foiblesses des hommes,
Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontens,
Se doit accommoder aux vices de son temps.

SGANARELLE.

Qu'entends-je? C'en est fait, Monsieur, et je le quitte;
Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite:
Vous êtes de tout point achevé, je le voi.
Assommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise:
« Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise: »
Et, comme dit fort bien, en moindre ou pareil cas,
Un auteur renommé que je ne connois pas,
Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
De l'homme qu'en pécheur ici-bas je contemple.

La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit.
Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite;
Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vite :
La mort est une loi d'un usage important;
Qui peut vivre sans loi vit en brute; et partant
Ramassez, ce sont là preuves indubitables
Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les diables

DON JUAN.

Le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas;
Soyez damné tout seul, car, pour moi, je suis las....

SCÈNE III.

DON JUAN, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

DON JUAN, *apercevant Léonor.*

N'AVOIS-JE pas raison? Regarde, Sganarelle;
(*A Léonor.*)
Vient-on au rendez-vous? Que de joie! Ah! ma bell
Vous voilà! je tremblois que, par quelque embarra
Vous ne pussiez sortir.

LÉONOR.

Oh! point. Mais, n'est-ce pa
Monsieur le médecin que je vois là?

DON JUAN.

Lui-même.
Il a pris cet habit, mais c'est par stratagême,

Pour certain langoureux, chez qui je l'ai mené,
Contre les médecins de tout temps déchaîné :
Il n'en veut voir aucun; et monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal, dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

LÉONOR.

Ma tante a pris sa poudre.

SGANARELLE, *gravement, à Léonor.*

A-t-elle éternué?

LÉONOR.

Je ne sais; car soudain, sans vouloir voir personne,
Elle s'est mise au lit.

SGANARELLE.

La chaleur est fort bonne
Pour ces sortes de maux.

LÉONOR.

Oh! je crois bien cela.

DON JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là?

LÉONOR.

C'est ma nourrice. Ah! si vous saviez, elle m'aime....

DON JUAN.

Vous avez fort bien fait, et ma joie est extrême
Que, quand je vous épouse, elle soit caution....

PASCALE.

Vous faites là, Monsieur, une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure;
C'étoit pitié....

DON JUAN.

Bientôt, Dieu merci, la voilà
Exempte, en m'épousant, de tous ces chagrins-là.

LÉONOR.

Monsieur....

DON JUAN.

C'est à mes yeux la plus aimable fille....

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pût mieux.... Enfin, traitez-la doucement,
Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement.

DON JUAN.

Je le crois. Mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage :
Je veux le faire en forme, et qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Eh ! vous n'y perdrez pas; ma fille a de bon bien.
Quand son père mourut il avoit des pistoles.
Plus gros....

DON JUAN.

Ne perdons point le temps à des paroles.
Allons, venez, ma belle. Ah ! que j'ai de bonheur !
Vous allez être à moi.

LÉONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

Il cherche à la duper ; gardez qu'il ne l'emmène.
C'est un fourbe.

PASCALE.

Comment ?

SGANARELLE, *bas.*

A plus d'une douzaine.....

(*Haut, se voyant observé par don Juan.*)

Ah, l'honnête homme! Allez, votre fille aujourd'hui
Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
Il a de l'amitié..... Croyez-moi, qu'une femme
Sera la bien..... Et puis il la fera grand'dame.

DON JUAN, *à Léonor.*

Ne nous arrêtons point, ma belle; j'aurois peur
Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur.....

PASCALE, *à don Juan.*

Où donc nous menez-vous?

DON JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALE.

Non, Monsieur; dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin
De votre foi donnée.....

DON JUAN.

Il n'en est pas besoin,
Monsieur le médecin, et vous devez suffire.

LÉONOR, *à Pascale.*

Sommes-nous pas d'accord?

DON JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
Quand ils auront signé tous deux avecque nous
Que je vous prends pour femme, et vous, moi pour époux,

C'est comme si.....

PASCALE.

Non, non; sa cousine y doit être.

SGANARELLE, *bas, à Pascale.*

Fort bien.

LÉONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien : peut-être elle voudroit parler.

DON JUAN.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrète,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

PASCALE.

Mon dieu! tout comme ailleurs, chez elle, sans éclat.
Les notaires du bourg dresseront le contrat.

SGANARELLE.

Pourquoi vous défier? Monsieur a-t-il la mine
(*Bas à Pascale.*)
D'être un fourbe? Voyez..... Ferme, chez la cousine.

DON JUAN, *à Léonor.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALE, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par là qu'il faut aller.
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire.

DON JUAN, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble; il faut la laisser dire.

SCÈNE IV.

D. JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant don Juan par le bras.*
Arrête, don Juan.

LÉONOR.

Ah ! qu'est-ce que je voi ?
Sauvons-nous vite, hélas !

SCÈNE V.

D.JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE.

DON JUAN, *tâchant à se défaire de la statue.*

Ma belle, attendez-moi,
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure ;
Tu résistes en vain.

SGANARELLE.

Voici ma dernière heure.
C'en est fait.

DON JUAN, *à la statue.*

Laisse-moi.

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,
Madame la statue : ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

DON JUAN.

Je t'en quitte :
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vite ;
L'arrêt en est donné, tu touches au moment
Où le ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

DON JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable
Je ne sais ce que c'est que trembler.

SGANARELLE.

Détestable !

LA STATUE.

Je t'ai dit, dès tantôt, que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas.
Au lieu d'y réfléchir tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abîme sur abîme.
Après avoir en vain si long-temps attendu,
Le ciel se lasse ; prends, voilà ce qui t'est dû.

(*La statue embrasse don Juan ; et un moment après, tous les deux sont abîmés.*)

DON JUAN.

Je brûle, et c'est trop tard que mon ame interdite..
Ciel !

SCÈNE VI.

SGANARELLE.

Il est englouti! je cours me rendre hermite.
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats;
Malheur à qui le voit, et n'en profite pas!

FIN DU FESTIN DE PIERRE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Ariane, tragédie . . . . . Page 5
Préface de Voltaire 7
Le Comte d'Essex, tragédie. 87
Avis au lecteur. 89
Préface de Voltaire 91
Le Festin de Pierre, comédie 167
Avis 169

Fin de la table du tome quatrième.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due